N° 213 1er Juin 1937

# LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

## LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

## La grâce du Témoignage

Pour situer nos réflexions, disons d'abord ce que nous entendons par *grâce sacramentelle.*

Nous pensons, avec Jean de Saint-Thomas et la majorité des thomistes (1), que la grâce conférée par la réception d'un sacrement chrétien est bien la grâce sanctifiante, avec tout son cortège de vertus et de dons, mais revêtant une perfection active, une vigueur originale visant un certain effet nouveau à obtenir par tel sacrement plutôt que par tel autre. La grâce tout court, *gratia virtutum et donorum,* assurerait bien la vie surnaturelle intégrale dans une nature humaine à l'état pur; mais pour instaurer cette vie divine dans une nature *déchue,* pour l'y entretenir, développer et propager suivant l'économie très douce qui consiste à tirer parti des conditions mêmes d'infirmité de cet état (2), c'est-à-dire en procédant par voie de communication sociale et par étapes analogues aux étapes de la vie corporelle, il faut

(1) Cf. Journet, *Les Sacrements,* Suppl. à *La Vie Spirituelle,* décembre 1928, pp. [136]-[142].

(2) Infirmité qui tient le spirituel chez l'homme en dépendance étroite du sensible, et l'astreint aux lenteurs d'un mode progressif, aux aléas de la vie en société. Cf. IIIa P., q. 61, a. 1 et 2.

une grâce à vigueur proportionnée à ces aménagements délicats et profonds qui intègrent *la vie surnaturelle restaurée dans le Christ*. Cette perfection spécifiquement chrétienne de la grâce — qui est grâce rédemptrice — se réalise en sept spécialités distinctes : grâce régénérative du Baptême, grâce roborative de la Confirmation, grâce nutritive de l'Eucharistie, etc. Ces sept grâces sont autant de modes de la grâce sanctifiante, douée en chaque sacrement d'une vertu spéciale (1), que des grâces actuelles proportionnées mettront en œuvre ; la grâce chrétienne se réalise ainsi en sept grâces sacramentelles distinctes, comme une entité en ses divers modes : ce sont sept espèces potestatives de la même grâce (2).

Ces diverses vigueurs de la grâce chrétienne sont des participations, dans les membres du Christ, de l'excellente perfection de la grâce du Chef, laquelle est grâce de Verbe Incarné; dans la Sainte Humanité du Verbe, la grâce revêt un mode éminent de quasi connaturalité : Jésus possède la grâce comme de naissance, de droit, et à sa source : d'où la souveraine et universelle énergie de sa propre grâce, vraie grâce de Rédempteur; d'où, par suite, les précieuses énergies de la grâce puisée directement à cette Source par les Sacrements chrétiens (3).

C'est dans ces perspectives que nous cherchons à préciser la perfection propre de la grâce sacramentelle de Confirmation.

*
* *

La pensée de saint Thomas est très nette : « Dans la

(1) C'est l'*auxilium speciale* de III[a] P., q. 62, a. 2.
(2) Jean de Saint-Thomas, *Cursus theologicus*, III[a] P., q. 62 ; Disp. 24, a. 2, n° 52.
(3) *Ibid.*, n° 20 sq.

Confirmation, l'homme est promu en quelque sorte à l'âge parfait de la vie spirituelle (1). » L'effet propre du Baptême, c'était la régénération, d'où résulte une grâce de nouveau-né; l'effet de la Confirmation est une croissance spirituelle procurant une grâce adulte, une grâce parfaite : la Confirmation est le sacrement de la plénitude de grâce, de la plénitude du Saint-Esprit « ad robur », le sacrement de la virilité spirituelle (2).

La tradition chrétienne a mis l'accent sur cette plénitude de l'Esprit et de ses dons; et saint Thomas y est fidèle. Mais il s'agit de l'entendre; car saint Thomas tient aussi, avec la même tradition, qu'au Baptême déjà l'Esprit nous a été donné. En réalité, la croissance spirituelle de la Confirmation intéresse tout l'organisme surnaturel, et pas seulement la vertu ou le don de Force, ni même seulement les dons du Saint-Esprit; c'est une croissance de la grâce entière. Non pas cette augmentation régulière de grâce, qui se réalise au cours de la vie chrétienne méritoire, par les actes fervents de charité, et surtout par la réception de l'Eucharistie; c'est plutôt une sorte de changement d'état (3) analogue à la transformation de l'enfant en adulte.

L'adulte est un vivant parfait; il possède en pleine vigueur toutes les fonctions de sa nature, et peut dès lors les exercer toutes. Cette pleine puissance active se traduit par l'action transitive : l'adulte est devenu capable d'imposer son action au dehors. La vie raisonnable, en l'homme, connaît aussi des étapes de développement, jusqu'à la maturité du troisième septénaire (4),

(1) III$^{a}$ P., q. 72, a. 1, c.

(2) III$^{a}$ P., q. 72, passim.

(3) In IV Sent., d. 7, q. 2, a. 2, q$^{a}$ 1$^{a}$, ad 2$^{m}$, et q$^{a}$ 2$^{a}$; q. 3, a. 1, q$^{a}$ 2$^{a}$.

(4) In IV Sent., d. 27, q. 2, a. 2.

c'est-à-dire de la majorité, où l'homme entre en pleine communication avec les autres : on se trouve alors au niveau de la vie vraiment humaine, qui s'épanouit en société; on entre dans la vie publique, on se lie par contrats : on ne vit plus seulement pour soi, mais pour le bien commun.

C'est aussi ce double aspect de *vigueur* et d'*expansion active* au dehors, qui semble caractériser l'âge parfait de la vie spirituelle, acquis sacramentellement dans la Confirmation ; pleine vigueur de la grâce, affermissement dans la justice ou sainteté (1) : l'âme est mûre cette fois pour les multiples opérations du Saint-Esprit (2), appelant une gloire proportionnée, et, de ce chef, voulue de Dieu à tous les baptisés (3). Mais c'est d'abord la vigueur d'un membre adulte du Christ en son Corps d'ici-bas, l'Église militante, l'Église qui combat contre des cités adverses : l'expansion active à laquelle est destinée le Confirmé, c'est le combat spirituel contre les ennemis visibles de la foi (4); combat dont l'acte propre est la confession (5) publique de la foi du Christ, confession libre et forte même devant les persécuteurs, « coram regibus et principibus », et jusqu'au sacrifice de sa vie. Le martyre est ainsi l'acte suprême et le plus difficile de ce combat spirituel; lui seul donne toute la mesure de la grâce du Confirmé, qui est bien une grâce de soldat, de champion du Christ (6).

Nous croyons pourtant que les cas moins héroïques sont loin d'être exclus. La Confirmation concerne une

(1) III[a] P., q. 72, a. 7, ad 1[m].
(2) Q. 72, a. 2, ad 2[m].
(3) Même aux mourants qui quittent le champ de bataille d'ici-bas (q. 72, a. 8, ad 4[m]).
(4) Q. 72, a. 9; a. 5, ad 1[m].
(5) Confession et *proposition* de la foi, ajoute le *Quodlibet XI*, a. 7.
(6) IV Contra Gentiles, c. 60.

fonction très générale et importante de la vie chrétienne d'ici-bas : le témoignage à rendre à Dieu et au Christ.

La vie divine restaurée dans le Christ est d'abord et essentiellement adhésion de foi vive à Dieu en Jésus-Christ; mais elle aura à s'affirmer extérieurement en confession de foi, et parfois héroïque, parce qu'elle se développe ici-bas au milieu d'un monde humain qui reste libre, jusqu'à la consommation, de se refuser au joug du Christ. Le Baptême, qui est par excellence le sacrement de la foi, de l'adhésion au Christ, institue bien la vie divine dans les membres du Christ; il insère ces membres dans son grand Corps, l'Église, qui va nourrir cette vie de sa doctrine et par ses sacrements, qui va la guider et protéger par ses lois et son gouvernement. Mais l'Église de la terre demeure en butte à un monde étranger ou hostile, plus ou moins organisé sans le Christ ou contre le Christ; et ses membres sont exposés un jour ou l'autre aux sollicitations et aux persécutions, sournoises ou brutales, d'ennemis de leur foi.

*
* *

Il faut y insister, et bien voir sur quel plan va se livrer le combat spirituel du Confirmé.

Trois influences contrarient la vie de la foi : la chair, le Monde et le Démon. La chair, c'est-à-dire le poids de toute notre nature blessée, qui nous incline vers des biens inférieurs. Le Monde, c'est-à-dire l'humanité organisée en puissance terrestre, inspirée de fins non chrétiennes. Le Démon enfin, ennemi invisible qui cherche surtout à nous tromper, en stimulant contre nous la chair et le Monde. Le Baptisé se trouve déjà en butte à la chair, ennemi domestique; au Démon, l'inlassable adversaire; le combat spirituel est donc engagé. Mais

c'est là un combat personnel, où le chrétien défend, avec la grâce de son Chef, sa propre vie spirituelle. La vie en société, naturelle à l'homme, va lui imposer un autre combat, le combat contre le Monde, où sera engagé bien plus que son salut personnel : le bien commun même de l'Église, l'honneur du Christ et de la Vérité divine en ce monde.

La vie sociale, en effet, jette l'homme au contact d'autres vies humaines, qui peuvent s'inspirer d'autres fins que la sienne, fins qui vont solliciter, et parfois exiger impérieusement son adhésion. Tout intime et immanente qu'elle soit, la vie spirituelle d'aucun homme n'échappe à cette épreuve : la vie humaine ici-bas est plus ou moins profondément engagée dans les contacts et communications de la vie sociale. Rien que par sa face sensible, notre vie extérieure tombe sous le regard des autres, et leur manifeste déjà l'idéal qui nous inspire. Les jugements, les sympathies ou désaveux que nous exprimons en public, dénoncent clairement notre adhésion à certain idéal de vie; mais notre seule attitude, nos démarches, nos actes suffisent parfois à déceler la fin dernière que nous poursuivons. Nous portons ainsi sans cesse témoignage pour un certain Bien, une certaine fin de la vie humaine; fin qui, proposée par notre exemple, va solliciter ou froisser ceux qui nous voient. Les diverses collaborations du foyer, de la profession, de la cité, viennent resserrer ce contact spirituel : elles nous engagent dans une entreprise commune, durable, à la recherche en commun d'un même bien, et tendent à faire éclater, pour les réduire à l'unité, les divergences d'orientation profonde des coopérateurs. L'incessant brassage des personnes humaines dans la société fait ainsi s'affronter des idéals et des fins qui se disputent l'empire des hommes : plaisir, ri-

chesse, puissance, gloire. Les fins plus hautes, grandeur, liberté, justice, ne sont pas les moins exigeantes. Et quand ces fins puissantes polarisent profondément les activités humaines, elles arrivent à s'incarner en des institutions, à s'organiser en Cités. Si elles méconnaissent la transcendance de la personne humaine, leur règne devient tyrannique, intolérant. Elles enrôlent alors les hommes dans un effort de conquête qui va jusqu'à la persécution et à la guerre : effort qui puise son énergie dans l'estime et l'attachement puissant que de telles fins, érigées en Fin dernière, ont suscité dans leurs champions.

Cette bataille spirituelle des idéals humains, livrée sur le terrain de la vie en société, est la condition naturelle d'une humanité retombée, depuis la Chute, à ses tâtonnements en matière de vérité et de bonheur — condition exploitée par le terrible Diviseur à qui le péché avait livré les hommes. Le chrétien lui-même, tout fixé qu'il est dans sa foi, n'échappe pas aux contre-coups de cette mêlée. La victoire du Christ ne sortira tous ses effets que peu à peu; la condition présente a été en quelque sorte acceptée, dans l'économie du salut, par une disposition providentielle. C'est une épreuve, certes, et redoutable. Cette immersion dans un milieu non chrétien est toujours une menace pour la vie de la foi, et l'Église nous invite, nous presse d'y parer en suscitant des institutions chrétiennes, un « ordre catholique », voire, jadis, un Saint-Empire ou une Chrétienté levée contre l'Islam. Mais la paix et la sécurité spirituelles restent précaires, temporaires ou locales; le combat spirituel contre le Monde s'impose en fait à l'Église, à raison même du mode très doux, très pur, très libre du règne du Christ, qu'Elle propage. Ce royaume-là n'est pas de ce monde, il n'use proprement que d'armes de

lumière; le combat qui le propage est *un pur témoignage à la Vérité.* Et les hommes restant libres de fermer les yeux à sa lumière, il y a jusqu'à la fin place ici-bas pour une humanité sans Dieu ou sans Jésus-Christ. L'Église demeure ainsi mêlée ou exposée à un monde contraire. Et voilà, en Elle, le chrétien promis et destiné au combat spirituel contre les ennemis terrestres de la foi du Christ.

*
* *

Il n'est pas impossible, à ce point, d'élargir encore l'horizon. Essayons d'indiquer dans quelle épopée spirituelle le chrétien se trouve ainsi engagé; nous saisirons mieux pourquoi la Confirmation, qui l'y prépare, est une effusion plénière en lui de la force du Saint-Esprit. Cette épopée nous apparaîtra, vue d'en haut, comme un aspect de la Procession temporelle des Divines Personnes, dont la phase terrestre est un grand Témoignage rendu à la Vérité, à Dieu.

La Confirmation, en effet, est l'institution sacramentelle inaugurée dans le rite apostolique de l'imposition des mains; ce rite, aux Actes des Apôtres, est la communication hiérarchique, à chaque membre de l'Église, de la plénitude active du Saint-Esprit, telle qu'elle s'est manifestée au jour de la Pentecôte. Et la Pentecôte fut bien le premier don plénier de l'Esprit fait à l'Église entière, au départ de l'œuvre apostolique. Il importe donc de situer exactement l'œuvre sainte de la Confirmation dans cette grande effusion de l'Esprit.

Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est donné à l'Église, en accomplissement de la promesse du Sauveur, pour inaugurer le grand témoignage qu'Elle doit

rendre au Christ parmi les hommes (1). Car il n'y faut pas moins que le Saint-Esprit. Toute l'économie des Processions temporelles des Divines Personnes est présentée par saint Jean comme une expansion mystérieuse de Vérité, exactement un *Témoignage rendu à la Vérité.* Jésus dit à Pilate qu'Il est venu en ce monde pour cela même : « Ad hoc enim veni, ut testimonium perhibeam veritati (2). » Il vient, Lui, la Vérité, la Lumière en personne, mais voilée en son humanité, humiliée sur la Croix; Elle demeure là objet de foi, objet de témoignage : la Sagesse crucifiée n'éclate pas encore aux yeux de tous, pour les béatifier ou les juger; Elle se fait d'abord affirmer ici-bas par ses amis. Jésus promet donc et envoie son Esprit, qui assemblera l'Église, et, en elle et par elle, rendra témoignage à Jésus, attestant qu'Il est le Fils de Dieu. C'est que les progrès de la Vérité dans les âmes sont œuvre proprement divine, œuvre du Saint-Esprit, qui est l'Esprit de Vérité : c'est Lui qui fait aimer la Vérité, et qui est le vrai convertisseur des âmes (3). Mais le Saint-Esprit s'est construit ici-bas dans le Christ et dans l'Église, Corps du Christ, un temple et un organe vivant, dont Il use pour son témoignage.

Dans cette expansion mystérieuse de la Vérité divine,

(1) « Un jour qu'Il était à table avec eux, Il leur recommanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre ce que le Père avait promis, ce que, leur dit-Il, vous avez appris de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint. ... Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous Me rendrez témoignage à Jérusalem, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (*Actes*, I, 4-8).

(2) Jean, XVIII, 37.

(3) On parle de la *conquête* des âmes! Soit; mais, en vérité, Dieu seul a barre sur une âme, et sa victoire est ce qu'il y a de plus doux, de plus libérateur : victoire de la Lumière et de la Vérité qui se fait reconnaître, victoire du Très Bon qui se fait aimer.

qui s'offre à la foi et à l'amour des hommes, le ministère que l'Église va rendre au Saint-Esprit consiste essentiellement à présenter aux hommes l'Objet de foi sous cette lumière spéciale, extrinsèque, qui est celle d'une attestation, d'un témoignage. Pour proposer fidèlement l'Objet, il faut le posséder intimement, le pénétrer dans une certaine mesure; pour en attester la valeur de vérité, il faut une assurance, une ferme certitude de cette vérité. Le Saint-Esprit lui-même procure à l'Église ces deux perfections intimes de sa foi : Il est dans l'Église, dans tous les fidèles, le maître de vérité, et Il en inspire l'amour plus fort que la mort. Et Il complète l'armure spirituelle de son Épouse par une dot variable de charismes, où Il saura faire éclater son propre témoignage.

Ainsi constituée bon Témoin du Christ, l'Église va porter son témoignage devant les hommes, sous l'autorité et l'assistance du Saint-Esprit. D'abord, elle s'accrédite auprès des hommes par la vie sainte de ses membres, vie pure, droite, amie de tout ce qui est beau, juste et bon : elle répand la bonne odeur du Christ. Puis elle propose sa Bonne Nouvelle, elle l'explique, elle en intime la foi de la part de Dieu; elle prêche, enseigne, exhorte. Enfin, elle prouve son attachement profond, son dévouement absolu à la Vérité divine qu'elle annonce, en Lui donnant s'il le faut le témoignage du sang. De ce grand ministère apostolique, de ce témoignage parfait de l'Église, le Saint-Esprit, qui l'anime au-dedans, use enfin pour porter Lui-même au cœur des hommes le divin témoignage, pénétrant, efficace, mais invisible, de ses grâces opérantes : illuminations et attraits qui aboutissent à engendrer la foi.

Dans cette collaboration de l'Église et du Saint-Esprit, le ministère apostolique fourni par l'Église n'est pas pure docilité passive aux initiatives de l'Esprit. Mis à

part les charismes, il y a là le ministère raisonnable et libre d'une société d'hommes, qui s'organise et se gouverne selon la charte que lui a donnée son Chef, mais aussi à grand labeur humain, pour offrir au Saint-Esprit le service parfait qu'Il attend d'une société d'hommes : elle a son Droit canon, elle organise ses Missions, son Action catholique. Avant tout, la présentation et l'explication de l'objet de foi, par enseignement et prédication, sont exercées dans l'Église sous l'autorité, l'initiative et le contrôle de la hiérarchie de juridiction, par son pouvoir de magistère.

Mais — et voici l'office des confirmés — le *témoignage* proprement dit n'exige pas une autorité spéciale (1) dans l'Église : il est pure confession de foi, c'est-à-dire un acte théologal, l'acte extérieur de foi requis de tout chrétien quand l'honneur de la Vérité divine est en jeu. Confesser sa foi, c'est déclarer son adhésion personnelle à la foi; c'est un hommage public à la Vérité divine, et il peut revêtir un éclat et un poids magnifiques, quand cette adhésion publique coûte d'aussi grands biens que la vie. En même temps qu'un hommage à Dieu, cette adhésion publique est une *attestation*, une affirmation qui rend croyable aux autres la Réalité confessée, parce qu'elle en manifeste la vérité d'une certaine façon : elle n'en explique pas la vérité intime, elle n'en donne pas de preuves ou de raisons; elle en révèle la vérité sans la montrer, comme l'amour

(1) Témoignage public de chrétien, engageant pour sa part devant le monde la fidélité de l'Église, il réclame une députation officielle de l'Évêque, chef de la milice catholique. Mieux encore : ce service public de Champion de la Vérité constitue un hommage à Dieu, un acte sacré qui continue le grand témoignage du Christ; il y faut la marque du Christ, le *caractère* de témoin public du Christ. Mais tout ceci reste en deçà d'une vraie autorité.

révèle le bien. L'adhésion profonde d'une intelligence et d'un cœur d'homme, manifestée dans une confession humble, ferme et courageuse jusqu'au sacrifice de la vie, est un signe vivant de la valeur secrète de la Vérité qui a subjugué cet esprit. C'est la preuve par l'amour, que le Saint-Esprit, Amour et Esprit de Vérité, inspire et utilise pour solliciter et convaincre les âmes. Preuve doucement efficace, et pourtant discrète; s'il convient qu'alors la vérité soit proposée, en même temps que professée, il convient aussi souverainement d'y observer la sobre modestie du Roi de Vérité devant Hérode et Pilate.

*
* *

On entrevoit mieux maintenant que cette confession de foi, ce témoignage du Confirmé met en œuvre une haute charité; et que, s'il s'agit de préférer le Christ ou quelque vertu chrétienne, à de grands biens d'ici-bas, elle peut exiger une force héroïque : la force chrétienne en son acte excellent, qui est la patience. Car il n'est pas tant question d'exterminer des adversaires, que de maintenir très libre et ferme sa confession de foi; le victorieux dans ce combat c'est celui qui tient jusqu'au bout ce qu'il a reçu : « Tene quod habes... Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei (1). » Les assauts à affronter n'en sont pas moins graves : peur des sévices et respect humain sont la réaction spontanée de deux amours naturels ou instincts puissants : instinct vital, et instinct social de l'être raisonnable, qui a besoin d'estime et d'honneur, qui a besoin de communier en paix dans l'amitié avec la grande vie commune du milieu

(1) Apoc., III, 11.

humain qui l'entoure. Pour préférer le Christ à ces grands biens, il faudra peut-être une force surhumaine : mais une force qui prenne sa vigueur dans un amour supérieur. En définitive, la confession de foi du martyre est le triomphe de la charité — et du Saint-Esprit.

La grâce de confirmation est donc à bon droit décrite comme une plénitude du Saint-Esprit, une vigueur parfaite. Mais on saisit à quel point cette vigueur s'enracine dans la vie théologale. Disons que la grâce de confirmation est un affermissement, un enracinement de toute l'âme chrétienne en sa base et son principe, la foi vive; une consolidation intime de toute l'âme, un resserrement de toutes ses énergies surnaturelles dans leur racine première, la foi — pour ce grand service chrétien : rendre, au milieu d'un monde hostile, témoignage à Dieu et au Christ, avec le Saint-Esprit qui anime l'Église. Affermissement, consistance adulte de la vie théologale, don total à la Vérité divine, qui fait du chrétien une lumière du monde, rayonnant dans sa vie extérieure, et au besoin dans sa confession explicite, la lumière du Christ et de Dieu. En face des fausses lumières et de leurs champions, elle fait du chrétien un bon champion de la vraie Lumière. Elle met dans sa vie chrétienne publique, une netteté, une fermeté, une intrépidité franche et assurée, qui attestent en ce monde le prix et la pure valeur, la valeur souveraine du Bien de la Vérité divine, donnée à l'Église en Jésus-Christ.

fr. Hyacinthe Dondaine, O. P.

# Prudence de serpent et pureté de colombe

Lorsqu'il envoya les Douze en mission dans le pays d'Israël, Jésus les informa des hostilités qu'ils allaient rencontrer :

« Voici. Je vous envoie comme des brebis en plein dans les loups. Soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes » (Mt., x, 16).

La prudence du serpent et la simplicité de la colombe sont devenues un thème de la prédication chrétienne : très ordinairement cette proposition balancée joue par manière d'antithèse assez subtile, et les spirituels avec les moralistes ne manquent pas de conseiller au chrétien une sorte d'habileté tempérée de candeur, comme ils lui conseillent un travail tempéré d'abandon à la Providence. C'est une des antinomies classiques de l'ascèse oratoire.

Quand on veut serrer de plus près la réalité psychologique et le texte lui-même, on sent les incertitudes se multiplier. Nous voudrions essayer par une exégèse plus attentive de trouver le vrai sens de cette parole du Seigneur.

*
* *

Un simple examen du texte grec permet déjà d'écarter certaines indécisions ou certaines déviations :

Lorsque saint Vincent de Paul traduit : « Soyez prudents, leur dit-il, soyez avisés, et néanmoins soyez simples (1) », nul doute qu'il répète la forme commune : « Soyez prudents comme des serpents, disons-nous couramment, *mais* simples comme des colombes. » Or, le texte grec ne justifie pas cette opposition. Il ne dit ni *néanmoins*, ni *mais*. Il écrit καὶ ἀκέραιοι : ET *simplices*. Ainsi les deux traits ne s'opposent-ils pas en antithèse. Ils prolongent, ils précisent peut-être la même pensée. Ainsi disons-nous : Soyez bons *et* généreux,... forts *et* courageux, etc.

Il n'est pas inutile de remarquer que le grec dit : ... comme *les* serpents ... comme *les* colombes. Ce qui exprime une qualité ordinaire aux serpents, aux colombes; une qualité de tempérament, de nature.

Par ailleurs les manuscrits grecs portent tous ἀκέραιοι, que la traduction française peut fort bien trahir. Il n'est pas question ici de cette « simplicité » qui est comme une démission, légère, de l'esprit. Il y aura lieu donc de revenir sur le « simplices » de la Vulgate.

Mais il faut en venir au fond et prendre le texte dans sa substance.

Les consignes que Jésus donne ici aux Douze sont nettement orientées vers la vertu de courage, d'audace, et proprement de totale imprudence aux yeux du monde; et, sans nul doute, aux yeux de ces hommes dont il veut faire les Apôtres du Royaume.

*Audace à semer les miracles* : « Guérissez les malades; ressuscitez les morts; purifiez les lépreux; chassez les démons ! » (v. 8). Seule l'accoutumance peut nous faire entendre ces ordres sans effroi.

(1) *Conférence : de la simplicité et de la prudence*. *Œuvres*, t. XII, p. 169. Tout entière très intéressante.

*Audace à mépriser l'argent* : « Vous avez reçu gratis, donnez gratis. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures; ni bourse en chemin, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton. Car l'ouvrier a droit à sa nourriture » (v. 9-10).

*Audace à aborder les hommes* : « En quelque ville ou bourg que vous alliez, demandez qui est digne. Et restez-y jusqu'à ce que vous partiez... (v. 11-12).

*Audace à rompre* : « Si on ne vous reçoit pas, si on n'écoute pas vos discours, sortez de la maison ou de la ville, et secouez la poussière de vos pieds... » (v. 14).

Et nous voici arrivés à notre texte. C'est un gond solide. Sur lui tourne le discours.

Je sais, poursuit le Seigneur, la folie de mon dessein. « Car je vous envoie comme des brebis en plein dans les loups..., c'est-à-dire sans défense. Aux crocs du loup, la brebis n'a ni croc ni griffe à opposer. » C'EST POURQUOI, conclut Jésus, soyez, *faites-vous* : « φρόνιμοι ὡς οἱ ὄφεις καὶ ἀκέραιοι ὡς αἱ περιστεραί. » Voilà votre seule arme, votre salut. Voilà ce qui fait que la mission que je vous donne n'est pas insensée.

Et je vais vous le faire comprendre. Je vous précise ce qui va se passer. « Faites bien attention (à ce que vont faire) les hommes : Tenez-vous en garde !

1° « Ils vous saisiront... vous flagelleront... vous traîneront en justice » (v. 17-19).

*Conseil d'audace imprévoyante* : « Ne pensez pas (d'avance) à ce que vous leur direz ni comment. Cela nous sera donné sur place. Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous » (v. 20). Et ceci va droit contre toute prudence humaine qui prépare sa déposition ou sa défense.

2° Or vous ne serez sûrs de personne, car : « Le frère livrera son frère à la mort, le père son fils ; les enfants

se jetteront sur leurs parents et les tueront. Vous serez haïs par tous à cause de moi » (v. 21-22).

*Conseil d'audace imperturbable* : « Continuez, continuez de plus belle. C'est celui qui tiendra jusqu'au bout qui gagnera. Donc : on vous poursuit dans cette ville, filez (recommencez) dans une autre. »

3° Ils vous traiteront comme moi-même, « vous appelleront Béelzébub » (v. 25).

*Conseil d'audace impavide* : « Donc ne les craignez pas! (Car toute lumière sera faite.) Il n'est rien de caché qui ne sera découvert, rien de secret qui ne sera révélé » (v. 26). Donc leurs mensonges seront confondus.

4° Et puisqu'il n'y a en nous rien à condamner :

*Conseil d'audace sans réticence* : « Ce que je vous dis dans l'ombre (dans l'intimité ou le secret) dites-le-vous dans la lumière. Et ce que vous entendez à l'oreille, criez-le sur les terrasses » (v. 27).

5° On vous tuera? C'est bien possible.

*Conseil d'audace méprisante de la mort* : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme. Ne craignez que Celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne... (Mais de votre corps même (sachez) que pas un cheveu de votre tête ne tombera sans sa permission.) Ne craignez donc pas du tout ! »

6° En conséquence, ne vous taisez pas devant les hommes.

*Conseil d'entière franchise* : « Celui qui témoignera fièrement de moi devant les hommes, je témoignerai de Lui devant mon Père. Et celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père! »

7° Ce n'est donc pas cette prudence humaine que je veux de vous, qui a peur de troubler la paix : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive » (v. 34).

Et c'est au cœur de ce qu'il y a de plus sacré, de plus un que je porte la guerre : « Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère ; et les ennemis seront ceux de sa famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (v. 36-38).

8° Et il faudra y passer tout entier soi-même, non seulement tout quitter, tout risquer, et sa tête même, mais positivement tout perdre : « Ainsi qui ne prend pas sa croix pour marcher derrière moi, n'est pas digne de moi. Et celui qui trouve sa vie, la perdra ; et qui la perdra pour moi, la trouvera! »

***

Il n'est pas, de tout l'Évangile, page plus violente. Elle marche avec une tension impitoyable vers le plus haut sommet de l'héroïsme chrétien. La croix : scandale aux Juifs et folie aux Grecs.

Le but ne fait aucun doute. Quant au tissu du discours, il est si serré qu'il ne permet aucune lâcheté de pensée. Du premier mot au dernier il n'envisage que la folie de la croix.

Il est impossible dès lors d'introduire ici comme une réticence, comme un correctif. Ni le calcul ni la mollesse ne conviennent à celui qui crie sur les toits, et doit quitter son père et sa mère. Donner à la « prudence du serpent » un sens quelconque d'habileté, de précautionnement, je ne dis pas de ruse, c'est rompre tout le dynamisme du discours. De même, voir dans la « simplicité de la colombe » je ne sais quelle candeur de tendre oiseau sans défiance, c'est trahir tout ce ton d'héroïsme aussi clairvoyant qu'intrépide.

*
* *

Or, contrairement à ce que parfois l'on insinue, le texte, pour obscur qu'il soit, n'incline ni vers l'une ni vers l'autre défaillance.

*
* *

### I. — « Prudence du serpent »

Et d'abord il faut purifier notre imagination de souvenirs nettement hors de propos.

Il ne peut être ici question ni de la *ruse perfide* du serpent, tel qu'en la Genèse (III, 1 *callidior...*); et tel surtout qu'en saint Matthieu même, où Jésus stigmatise les Pharisiens menteurs et hypocrites en les appelant *serpents* et *fils de vipères* (Mat., XXIII, 33). C'est là un symbolisme constant dans la Bible (Ps. LVII, 5; CXXXIX, 4), où le serpent apparaît comme l'incarnation du mensonge. L'Apocalypse (XII, 9; XX, 2) dira même que « le vieux serpent est le Diable ».

Jésus ne peut non plus proposer à ses envoyés de ressembler au serpent en tant qu'animal spécialement redoutable, en sorte que, dans les pires dangers (brebis parmi les loups), ils se défendent par une morsure mortelle à leurs ennemis (Mc., XVI, 18; Luc, X, 19; II, 11).

En quoi donc le serpent peut-il leur être donné en modèle, si ce n'est ni pour sa ruse ni pour son venin?

Jésus le dit d'un mot qui ne devait laisser aucun doute chez les auditeurs paysans habitués au serpent (1) : soyez φρόνιμοι ὡς οἱ ὄφεις, leur dit-il.

(1) Les bords du lac où ils prêchaient abondent encore en serpents. J'ai vu un Bédouin mordu dans les blés, au-dessus de Capharnaüm, blessé à mort.

Or ce mot φρόνιμοι, dans saint Matthieu même, a un sens constant. A deux reprises il apparaît sur les lèvres de Jésus pour marquer une vertu nécessaire à ses disciples. C'est dans le grand discours eschatologique du ch. XXIV : « Veillez ! dit-il. Veillez ! Soyez prêts, car vous ne savez pas à quelle heure viendra le fils de l'homme. » Heureux le serviteur qui sera trouvé veillant; il lui donnera la récompense éternelle. Or c'est le serviteur πιστὸς καὶ φρόνιμος (v. 45), *fidelis servus et prudens.*

Comme pour confirmer ce sens, le ch. XXV continue le même enseignement par la parabole des Vierges sages et des Vierges folles, les unes prêtes, ce sont les φρόνιμοι (3 fois répété), et les autres non pourvues, ce sont les μωραὶ. Et la conclusion est la même : « Veillez, car vous ne savez jour ni heure » (v. 13).

Dans saint Luc, ce serviteur vigilant et attentif est de même dit : ὁ πιστὸς οἰκόνομος ὁ φρόνιμος (XII, 42).

Dans ces trois cas, il ne s'agit pas d'habileté, même innocente. Il n'est question que de vigilance et de fidélité attentive (1). De « prudence » certes! mais de la prudence du Royaume qui ne ressemble guère à la prudence de la chair, puisque parfois elle en prend le contrepied.

— Pour le voyage, dit l'une, équipez-vous bien et emportez de l'argent.

— Non, dit l'autre, ni manteau, ni argent...

— Si vous êtes accusés, dit l'une, préparez bien votre plaidoirerie.

— Non, dit l'autre, n'y pensez pas une minute.

— Ménagez-vous du moins des amis!

(1) Dans un autre cas, celui de l'économe malhonnête, Luc emploie l'adverbe φρονίμως, et, pour les fils du siècle, le comparatif φρονιμώτεροι dans le sens d'une ruse, mais où l'intention de Jésus souligne la sagesse plutôt que la perfidie du procédé (Luc, XVI, 8).

— Non ! tous vous trahiront, et même vos pères et mères.

— Alors ne faites pas de bruit, dit l'une.

— Criez sur les terrasses, dit l'autre.

— Gardez vos secrets !

— Non ! parlez en plein jour !

— Ne troublez pas la paix, évitez les conflits, supplie l'une.

— Brandissez le glaive, clame l'autre.

— N'oubliez pas ce que vous devez d'obéissance et d'amour aux hommes !

— C'est à moi, dit Jésus, qu'il faut donner le suprême amour.

— Ne vous risquez pas !

— Jouez votre tête !

— Qui perd, perd, dit l'une.

— Non, décide l'autre, et c'est son dernier mot : *Qui perd, gagne !*

Le monde croit à sa prudence « charnelle », faite de compromis, de biaisements, de réticences politiques, de *si* et de *mais*, faite surtout de (pré)caution bourgeoise, d'assurances, de capitaux placés. C'est elle qui cache ses trésors dans la muraille et ses tapis précieux dans des coffres (que les voleurs déroberont et que la mite dévorera); — c'est celle du gros fermier qui double ses granges (et qui cette nuit va mourir); — c'est elle qui, avec Salomé, demande de bonnes places pour ses enfants, et elle qui calcule le prix auquel on vendrait l'huile de Marie; — c'est elle qui se défend par le glaive — (et périra par lui) ; elle qui, avec Pierre, assure ne pas connaître cet homme ; elle qui, avec Pilate, le renvoie à Hérode et l'abandonne enfin aux Juifs pour éviter l'émeute; — et c'est elle enfin qui scelle et garde le tombeau.

Ces « renards » sont vraiment les insensés.

La prudence de Jésus-Christ n'est que vérité, lumière, courage, et risque tout.

C'est être prêt, être vigilant, ne pas craindre les hommes, ne pas être surpris par les événements, toujours faire face. Et s'en remettre à Dieu.

La prudence du Royaume, c'est celle des Béatitudes ; et c'est de tendre la joue et d'abandonner son manteau; et de se couper la main pour sauver son corps et son âme ; et c'est de vendre tous ses biens pour acheter la perle merveilleuse ou le champ où dort le trésor; et celui qui renonce à tous ses biens pour le suivre, ce n'est pas son amour que vante Jésus, c'est sa sagesse, sa prudence. C'est un bon calculateur, tout comme celui qui, avant de bâtir une tour, s'asseoit pour faire son devis et sa caisse; tout comme ce roi qui, avant de partir en guerre, suppute ses forces et celles de son ennemi.

Et pour tout résumer d'un mot, « celui qui écoute les enseignements du Seigneur et les accomplit, il ressemble à un homme prudent — ἀνδρὶ φρονίμῳ — dira encore une fois saint Matthieu, VII, 24, qui a bâti sa maison sur le roc. Surviennent les vents et les pluies. Il ne les redoute pas. Il les affronte sans peur. Il ne cherche pas à les esquiver ! Car ils sont impuissants. Celui qui n'a bâti que sur le sable est lui aussi un fou, μωρὸς, comme les vierges folles. Et sa ruine sera totale.

On comprend dès lors de quelles armes, envoyant ses disciples dans Israël, comme des moutons parmi les loups, Jésus veut les munir. C'est de cette souveraine prudence dont le serpent sera le type. Ces Galiléens savent bien qu'entre tous le serpent est celui qu'on ne surprend pas. Toujours en éveil, il fouille d'un regard perçant le fourré ; il a dressé la tête au moindre bruit. Il n'est pas comme les poissons qu'on voit dormir dans les

eaux tièdes, comme le lapin qu'on prend au gîte, comme le renard même qu'on prend au piège. Jésus ne veut pas qu'ils soient pris au dépourvu par la méchanceté des hommes. Il veut qu'ils soient tels que, bâtis sur le roc, ils puissent braver l'ouragan et les torrents, sans broncher, parce que rien ne les étonne. Ils seront prêts à tout, aux trahisons les plus amères, aux plus perfides accusations, aux supplices, à la mort même. Que l'ennemi soit le plus inattendu, d'où qu'il surgisse, à quelque heure de la nuit, ils l'ont vu venir ! Et ce n'est pas de le fuir ou de l'apaiser que leur conseillera Jésus. C'est de lui faire face, imperturbablement, le cœur nourri de force, la foi assise sur le rocher de la Parole Divine, car ils savent qu'ils peuvent « avoir confiance en Celui qui a vaincu le monde ! »

## II. — Simplicité de la colombe

Et voici que s'éclaire la seconde partie de cette maxime, laquelle ne se présente point comme un correctif introduit par « *néanmoins* », mais comme un complétif de capitale importance.

A quelles conditions, en effet, serons-nous prêts à tout événement, à toute citation en justice notamment, sans préparer de plaidoirerie ? A la condition d'être ἀκέραιοι ὡς αἱ περιστεραί, c'est-à-dire : *purs comme des colombes.*

On sait que l'antiquité tenait la colombe pour le seul oiseau sans fiel. Elle en faisait par suite dans l'ordre moral le symbole d'une intégrité telle que l'imagination chrétienne ne fut en rien choquée de voir en elle une évocation sensible de l'Esprit-Saint.

Le mot ἀκέραιοι apporte ici de très heureuses précisions. Les philologues sont divisés sur l'étymologie du

mot. Couramment on y reconnaissait le verbe κεράννυμι = *mêler*, et l'on traduisait : *non-mélangé*, donc *pur*. Gerhard Kittel, dans son tout récent *Lexique grec* (1), se range à l'étymologie donnée par Boisacq dans son *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* et se réfère à κεραΐζω qui signifie *détruire*. Ainsi ἀκέραιος signifierait au physique : *intact*, *inviolé* (2) ; et au moral *l'intégrité* (par exemple du juge), *la candeur d'innocence* opposée au mensonge et à la ruse. C'est pourquoi saint Paul en fera la caractéristique des fils de Dieu, « irréprochables et purs au milieu d'un monde pervers » (Phil., II, 15), « intacts de toute méchanceté » (Ro., XVI, 19), dans le même sens qu'entendait Platon parlant d'une intégrité « sans contamination de mauvaises mœurs ». C'est en ce même sens que l'*Épître de Barnabé* parlerait de la pureté de la foi et de la pureté des mœurs.

On comprend dès lors cette exhortation à la plus téméraire audace. Devant ses ennemis la seule arme du chrétien sera l'absolue pureté de sa pensée, de sa parole, de ses mœurs. Cette intégrité bannit toute crainte, et, par suite, toute prudence qui signifierait : réticence, calcul, réserve, voire secret.

*
* *

C'est donc un véritable renversement de pôle que nous impose Jésus-Christ. Notre Sagesse est au rebours de celle du monde. Elle est folie. Mais aux yeux des Élus, elle est sa seule voie de salut, comme la Croix.

Un texte moderne nous servira à mesurer l'abîme

(1) *Theologisches Wörterbuch Z. N. T.*, 1933.
(2) Ainsi le dira-t-on d'un vin pur, d'un or sans alliage.

moral qui sépare les deux interprétations d'un même langage païen ou chrétien.

On a fort incriminé le conseil donné, paraît-il, par saint François Xavier au P. G. Barzée de « ne traiter avec ses meilleurs amis que comme s'ils devaient se tourner un jour en ennemis ». On y a vu l'un des principes d'un politique habile, si maître de lui et si calculateur que, dans les épanchements même de l'amitié, il refusera le fond de sa pensée et de son cœur, insaisissable et mystérieux à ses plus chers amis.

En effet, dans un document solennel où François Xavier traçait au P. G. Barzée sa ligne de conduite dans une mission difficile à Ormuz, il lui recommandait fort la prudence; puis il précisait : « Que toute votre façon d'agir soit surnaturelle. Mais, spécialement, je vous avertis *de traiter avec vos plus grands amis tout comme s'ils devaient devenir vos ennemis.* Par cette façon de faire, vous les édifierez en tous vos actes et procédés; quant à eux, s'ils viennent à trahir votre amitié, ils n'en concevront que remords et honte (1). »

Séparée de son contexte chrétien, la maxime est plus qu'inquiétante.

« Vivre avec ses ennemis, écrivait justement La Bruyère (2), comme s'ils devaient un jour être nos amis et vivre avec nos amis, comme s'ils pouvaient devenir nos ennemis, — n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié. *Ce n'est point une maxime morale, mais politique.* »

Le peu scrupuleux Montaigne la réprouvait avec force. Après avoir montré que la véritable amitié ne vit que de confiance absolue : « Qu'on ne mette pas en

(1) Voir les textes originaux portugais : *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 860, répété p. 871.

(2) *Caractères*, du cœur.

ce rang, ajoutait-il, ces autres amitiés communes... Je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles, on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés (nous disons les amitiés, les relations mondaines), la bride à la main, avec prudence et précaution. La liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. *Aimez-le*, disait Chilon, *comme ayant quelque jour à le haïr; haïssez-le, comme ayant à l'aimer* (1). Ce prétexte, qui est abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier : *O mes amis, il n'y a nul ami* (2). »

Cette maxime politique, très en vogue dans l'antiquité, Cicéron (3) nous affirme que Scipion la rejetait avec horreur : « On ne peut trouver, disait-il, aucune parole plus ennemie de l'amitié que celle-ci : *Il faut aimer comme si l'on devait un jour haïr.* Il ne pouvait croire que, comme on le prétend, cette parole fût de Bias (4), que l'on a compté comme l'un des sept sages. Maxime d'un pervers, d'un ambitieux ou d'un fieffé égoïste. « Comment pouvoir être l'ami de celui dont on croit pouvoir devenir l'ennemi? »

Qu'elle soit la maxime d'un Richelieu ou d'un Retz, qu'elle préside aux alliances des nations ou des partis, que sur elle soit fondée l'amitié des *gangsters*, c'est assez dire quelles dissimulations elle préconise. Elle ne peut, même en affaires, être la maxime d'un honnête homme; elle ne peut jamais être celle d'un prêtre de

(1) Ainsi Publius Syrus : *Ita amicum habeas, posse inimicum fieri ut putes.*
(2) *Essais*, l. I, ch. XXVII.
(3) *De amicitia*, XVI.
(4) Lequel vivait, croit-on, au VI^e^ siècle.

Jésus-Christ, à moins qu'on n'en renverse les pôles et que, en place de la ruse et du mensonge, on ne propose que pureté et franchise.

La Bruyère en avait le sentiment quand il écrivait : « On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance ni se faire craindre comme ennemis (1). » Mais il ne voyait qu'une part de la vérité. La vérité totale est celle que nous apprend l'Évangile, à savoir qu'il n'est qu'une façon de ne pas redouter les trahisons, et c'est d'être purement et simplement *irréprochable*. Si, dans le plus profond secret de mon cœur, il n'est aucune pensée, aucune intention mauvaise, je pourrai me livrer à mes plus intimes amis sans craindre qu'un jour ils deviennent mes ennemis. Toute ma conduite n'étant que selon Dieu, il n'en pourront jamais qu'être édifiés. Et si jamais ils trahissaient mon amitié, ils n'y trouveraient que remords et confusion.

Saint François Xavier dit bien que la maxime antique me sera précieuse. Car, me rappelant que tout arrive et qu'il n'est ami qui ne puisse être infidèle, elle m'invite non pas à la dissimulation, mais à la sainteté. Nul mieux que ce Navarrais chevaleresque ne pouvait nous faire comprendre que la souveraine prudence des apôtres, c'était la pureté des colombes.

Paul Doncœur, S. J.

(1) *Ibid.*

# Saint François Régis,

## Père des Pauvres et Témoin du Sauveur

### 1597-1640

« Le prêtre, qui est vraiment, évangéliquement pauvre et désintéressé, opère des miracles de bien au milieu du peuple. »

(Pie XI, *Divini Redemptoris.*)

Un saint « pour notre temps », c'est assurément François Régis, cet apôtre des campagnes cévenoles, dont le deuxième centenaire de canonisation doit être célébré solennellement à Lalouvesc, en Vivarais, le 16 de ce mois.

Dans son encyclique *Divini Redemptoris*, Pie XI, après avoir recommandé instamment à tous les fidèles, comme « remède efficace au mal actuel », « cette charité chrétienne, *patiente et bonne*, qui sait éviter les airs de protection humiliante et toute ostentation », se tourne vers les prêtres et leur dit : « Allez à l'ouvrier, spécialement à l'ouvrier pauvre, et en général allez aux pauvres, suivant en cela les enseignements de Jésus et de son Église. » Et plus loin : « Le plus efficace moyen d'apostolat auprès des pauvres et des humbles est

l'exemple du prêtre,... un exemple lumineux de vie humble, copie fidèle de la vie du Divin Maître... Un prêtre qui est vraiment, évangéliquement pauvre et désintéressé fait des miracles de bien au milieu du peuple (1). »

Voilà bien tout le portrait de François Régis. En écrivant cette dernière phrase, notamment, on dirait que le Pape avait l'œil sur le missionnaire des Cévennes et qu'il a voulu nous livrer le secret de son rapide et prodigieux apostolat.

C'est surtout au Puy et dans les montagnes du Vivarais que cette charité s'exerça.

*
* *

Impossible de comprendre quel en fut le mérite si l'on n'a présent à l'esprit combien douloureuse était alors en ces régions — comme en trop de provinces de France — la situation des petites gens.

Il n'avait pas suffi que les dissensions religieuses eussent, dans « la Lorette des Gaules », amoindri, sinon supprimé, depuis trois quarts de siècle, le flot des pèlerinages et, de ce fait, tari les ressources de bien des marchands. La guerre étrangère, suscitée par le désir que conçut Richelieu d'abaisser la Maison d'Autriche, avait encore accru depuis quelques années cet appauvrissement.

Dans les boutiques du quartier Panessac ou de la rue des Farges, c'est par centaines que s'élevaient contre les impôts de guerre les gémissements qui remplissent les Mémoires d'Antoine Jacmon, suivis du refrain suppliant et résigné : « Dieu console le pauvre peuple! » « L'année 1629, écrit-il, y a eu 28 tailles; 1630, 32 tailles; 1631, 64 tailles. » Notons ce chiffre : 1631, c'est l'année où Louis XIII s'est engagé, le 23 janvier, à fournir à

(1) *Divini Redemptoris*, §§ 46, 61, 63.

Gustave-Adolphe douze cent mille livres par an pour guerroyer contre l'empereur d'Autriche. Immédiat a été le châtiment : pour le roturier, les tailles ont doublé. En 1633 elles montaient à 74, en 1634 à 86 (1).

Que l'on ne croie pas, chez le cordonnier ponot, à un parti pris de récriminations, comme il arrive aux gens déprimés ! Dans la province voisine, un autre chroniqueur, celui-là bien nanti, chanoine de Viviers, Jacques de Banne, écrivait en 1638, avec plus d'amertume encore : « Nous sommes si chargés de misère que la plupart dans ce royaume sont vagabonds ou fainéants à cause du passage des gens de guerre; lesquels, quoique de même patrie, de même parti, de même religion, sont si cruels et si inhumains que le Turc, quoique infidèle, ne ferait pas tant de méchancetés s'il entrait à main armée et victorieux dedans ce royaume... Le vol, le larcin, les tromperies, les meurtres sont venus au plus haut point de leur exaltation, et la vertu est réduite à néant. »

Autre source de misère : en octobre 1637, du Velay d'abord, puis des provinces d'alentour, cette nouvelle éclata, terrible, que les épis se trouvaient vides de grains. La moisson manquait. Ce fut la panique. Ceux qui possédaient du blé le gardaient, ou ne le cédaient qu'à prix d'or. En quelques jours « le froment monta de 22 sous le carton à 36, et le seigle de 14 à 20 sous ».

Pour comble, l'hiver, cette année-là, fut d'une rigueur exceptionnelle. « Jamais de vies d'hommes de ceux qui vivent à présent, atteste Jacques de Banne, on n'avait vu tomber tant de neige ni durer si longtemps sur la terre sans se fondre. » Puis, ayant signalé lui aussi « les cueillettes entièrement chétives », et ici ou là des retours de peste, qui ont fait plus encore se fermer les cœurs et les bourses, il conclut : « Le clergé est ruiné, la noblesse est coquine, le tiers état est à la mendicité. »

(1) Mémoires d'Antoine Jacmon, p. 81.

*
* *

Environné de souffrances, Régis comprit qu'il ne pourrait d'emblée remédier à toutes. Ce ne lui fut pas un prétexte — comme il arrive, hélas! — à n'en soulager aucune. Il commença par les plus délaissés; ceux qu'il avait remarqués ne pas trouver place aisément à ses cathéchismes, parce que, sitôt assis sur quelque banc, leurs haillons, leur odeur écartaient même de bons chrétiens. Chaque semaine, et même plusieurs fois, il les assemblait, — vraie cour des miracles, — pour les instruire de leurs prières et de leurs devoirs (1). C'était les honorer; n'avaient-ils pas une âme aussi précieuse que les bourgeois? Le pain ou l'argent qu'on leur distribuait ensuite, au lieu d'apparaître comme le motif de la réunion, n'en était que le complément.

Père Régis, « père des pauvres » ! cria-t-on bien vite au Puy, comme on l'avait déjà clamé ailleurs.

Comme il notait sur un registre, pour qu'aucun besoin ne lui échappât, toutes les indigences qu'on lui signalait, l'apôtre ne tarda pas à être débordé. Les soulager seul, chimère! Il prit donc un autre registre, où il inscrivit, à mesure qu'il les découvrait, les dames charitables qui pouvaient l'aider. Ainsi qu'il l'avait commencé à Montpellier, et comme Vincent de Paul, à Paris et autres lieux, l'entreprenait alors plus largement, François organisa la charité.

De même qu'il y avait aux États du Vivarais des barons « de tour » qui présidaient annuellement à tour de rôle, la confrérie compta aussi ses dames de tour responsables; à chacune d'elles revenait, durant une pé-

(1) « De sept à quatorze ans, j'ai vu le P. François Régis au Puy faire le catéchisme trois fois par semaine aux pauvres dans la maison de la Compagnie de Jésus. » Jacques Jacmon, médecin, *ad 11um*, *Summarium*, p. 166.

riode plus ou moins longue, l'honneur « d'apprêter à manger et fournir aux familles du pain, du potage et de la viande ». A certains jours, elles voyaient apporter dans leurs demeures une « marmite » : signe qu'elles avaient à préparer pour le lendemain les vivres à distribuer (1). Ainsi prit naissance « l'Œuvre du Bouillon », restée si populaire au Puy jusqu'en ces dernières années.

Régis, de son côté, ne restait pas inactif. Il était l'âme de tout. Et d'abord il quêtait, appuyant ses sollicitations sur cet enseignement qu'il rappelait sans cesse avec une sainte liberté : « Dieu n'a établi les différentes conditions des hommes que pour sanctifier les uns par la charité et les autres par la pauvreté; il n'a mis les riches dans l'opulence que pour être les ministres de sa Providence et les économes des pauvres. » Doctrine traditionnelle, que jamais la timidité ne lui fit taire; car, à ses yeux, les riches y trouvaient leur avantage pour le moins autant que les indigents.

Il était particulièrement désireux des dons en nature, ayant expérimenté que les donateurs s'y montrent d'ordinaire plus généreux qu'en argent. Linge et chemises, habits, manteaux, couvertures ou souliers, il s'accommodait de tout. Dans la chambre de surcroît que le recteur du collège lui avait abandonnée, et que Régis appelait « son trésor », c'était l'entassement le plus hétéroclite, jusqu'à des layettes, des meubles et des lits, ou des moïses à l'intention des nouveau-nés.

La charité est industrieuse, et son premier devoir — Pie XI le rappelle avec force dans l'encyclique *Divini Redemptoris* (2) — est de veiller à l'accomplissement de la justice. C'est à ce titre qu'elle faisait bien souvent du Jésuite un avocat, parfois un juge, toujours un conciliateur.

(1) Jacques Jacmon, *ad 43^um^*, *Summarium*, pp. 42 et 74.
(2) § 49-53.

Hardiment, il allait trouver les accapareurs, qui, pour vendre leur blé, attendaient qu'il fût monté au plus haut prix. « Il n'est point permis, leur disait-il, de profiter d'une calamité publique et de s'enrichir aux dépens de tant de malheureux. » A ces âmes, qualifiées de « coquines », mais qui n'étaient souvent qu'égoïstes ou aveugles, il ouvrait les yeux. La misère ayant redoublé, chacun devait redoubler ses charités ; dans l'extrême disette, l'aumône est plus que jamais un devoir : faute d'y satisfaire, on se rend meurtrier de ceux qu'on laisse périr. Ce qu'il rappelait en particulier, le Père le répétait plus encore dans ses prédications. Et comme, à voir la vie pauvre et austère qu'il menait, nul ne pouvait soupçonner qu'il sollicitât pour sa propre personne, il recueillait des sommes considérables.

Estimait-il que des orphelins, un artisan, une « veuve désolée » avaient subi des torts immérités, il n'hésitait pas, suivi de sa kyrielle de malheureux, à demander audience au magistrat capable d'y remédier. L'habileté qu'il déployait alors, faisant tour à tour plaider, comme le dit si joliment le P. La Broue, « et ses yeux et sa langue », impressionnait tellement les juges que, pendant plus de trente ans, un procureur du roi, Ponce Pinot, en des causeries avec ses collègues Matthieu Rome et Jacques de Coubladour, en évoquera souvent le souvenir (1).

Choisi lui-même comme arbitre, « il estoit l'ange de la paix, partout où il rencontroit la discorde ». Sa grâce et sa douceur naturelles appuyant son zèle, il réconciliait les ennemis les plus implacables. Pour apaiser les querelles de famille, notamment, il avait un don merveilleux. Prestige si puissant que, si des irréductibles voulaient inculquer à leurs adversaires qu'il n'y avait plus d'accommodement à espérer, ils leur criaient : « Non, non, il ne viendra pas ton Père Régis ! » Tant il

(1) Déposition de Ponce Pinot, *ad 9um* et de Jacques Jacmon, *ad 57um*. Cf. La Broue, p. 176.

semblait impossible que, le Père Régis présent, une discorde continuât. « Le souvenir en est universel au Puy », déclarait, à ce sujet, le marchand Pierre Guillelmy (1).

Aux malades que l'inanition avait multipliés et qui s'entassaient pêle-mêle dans les hôpitaux, François apportait, sans se rebuter de leur mauvaise humeur ni de l'infection des salles, tous les soulagements que peut inspirer l'amour. Arrivant au chevet d'un de ses malades, il le trouva refusant obstinément un potage qu'on lui présentait. Le saint prit l'écuelle, goûta la soupe comme l'eût fait une mère et, assurant au malade qu'elle était bonne, il le décida à manger (2).

Mais c'était auprès des plus abandonnés et des plus répugnants qu'il se prodiguait de préférence.

A propos de certaines vieilles rues du Puy, M. Joseph Vianey note « le degré extraordinaire de pittoresque qu'y atteint la malpropreté (3) ». Par discrétion, il se tait sur les intérieurs... Que cette pourriture visqueuse fasse « l'amusement des étrangers », nous l'estimons peu vraisemblable. Elle aide du moins à imaginer ce que pouvait bien être, il y a trois siècles, dans un quartier besogneux, la masure d'un pauvre malade. C'est pourtant en ces lieux d'horreur que François prolongeait le plus volontiers ses visites. « Il fallait, raconte un de ses confrères (4), que ce Père eût perdu entièrement le sens de l'odorat, ou qu'il eût une force plus qu'humaine, pour rester des heures entières, comme il faisait, en de misérables demeures, auprès de certains malades dont la puanteur saisissait et soulevait le cœur. Cependant on le voyait entrer avec joie dans ces lieux infectés, comme s'il fût entré dans un palais. Nos frères l'accompagnaient volontiers, pour être témoins de sa charité qui les charmait. Mais aussi indulgent envers les

(1) *Ad 14*um, *Summarium*, p. 91. Cf. *ibidem*, pp. 42 et 57.
(2) Déposition de François Mondot, avocat au Parlement.
(3) Saint François Régis, p. 105.
(4) Le P. de Mangeon, cité par Daubenton, p. 254.

autres qu'il était dur envers lui-même, il les obligeait de rester à la porte de la maison, pendant que lui goûtait de saintes délices avec ses chers pauvres, au milieu de l'infection la plus effroyable. »

Ayant, au cours d'une de ces charitables explorations, trouvé un pauvre homme que sa vermine et ses ulcères avaient fait abandonner de tous, Régis avait pleuré sur tant de misères. Il lui procura un lit et du linge. Longtemps, il vint lui-même, chaque jour, laver ses plaies et lui porter à manger. Touché de tant de bonté : « Vous êtes mon libérateur et mon père », finit par s'écrier, pleurant aussi, ce malheureux. « Ah ! mon frère, répliqua le saint, c'est à moi de vous remercier. Pardonnez-moi seulement d'avoir commencé si tard à vous secourir. »

Même bonté à l'égard d'une infortunée du faubourg Saint-Gilles. Le cancer qui lui rongeait le visage était, au dire du premier biographe, « si puant et si horrible que, personne ne la pouvant aborder, on la laissoit presque sans secours. Il ne faut pas demander s'il se fit prier pour y aller... Il la visitoit souvent, la confessoit et consoloit à l'aise, sans se boucher les narines et sans faire paroistre aucune aversion, non plus que s'il eust esté insensible (1) ». Cette pauvresse n'avait même pas de siège pour s'asseoir. De ses propres mains, à travers les rues de la ville, sans craindre les quolibets, Régis lui porta une chaise qui, plus tard, fut longtemps conservée comme un objet de vénération (2).

Un Jésuite de Lyon, de passage au Puy, avait demandé un guide pour voir les principales curiosités de la ville.

(1) La Broue, *Vie du R. P. Jean-François Régis*, p. 173.

(2) Marie Bonnot, veuve du notaire royal Arcis, qui nous a conservé ce détail, ajoute que cette chaise était particulièrement réclamée par les mères qui redoutaient des complications pour la venue d'un bébé. Après la mort de François, elle prolongea en bien des foyers sa miraculeuse puissance d'intercession. *Ad 59^um^, Summarium*, p. 81.

François, toujours prêt, s'était offert. Il en prit occasion pour visiter en passant — son compagnon s'y prêtant volontiers — « un pauvre malade qui pourrissoit dans son lit ». Repris alors par le rythme de ses occupations journalières, il passa de là, comme dans un rêve, chez un autre malade, puis chez un troisième et un quatrième, sans plus songer au but particulier de la promenade, et sans que son compagnon, charmé par tout ce qu'il voyait et entendait, tentât le moindre mot pour l'arracher à sa sainte hypnose. La Broue, qui rapporte l'anecdote, déclare avec son réalisme habituel que « ce bon père resta plus satisfait de n'avoir vu que de méchantes chaumines, des estables puantes, des licts tout couverts d'ordure et de pauvres malades demy pourris, que s'il eust vu toutes les raretés de l'Europe (1) ». Ce qui le satisfit plus encore, soyons-en sûrs, ce fut d'avoir joui, durant toute une après-dînée, d'un saint, si l'on ose dire, dans l'exercice de ses fonctions. Le spectacle n'en est pas, à ce degré, tellement commun.

Pour ce compagnon improvisé, quel enchantement surtout de constater le rayon de joie qui pénétrait à la suite de Régis dans ces taudis ! La tendresse que révélait son visage quand il leur offrait ses secours était la plus douce consolation que son aumône procurait à ces malheureux. De voir avec quel amour il s'empressait à les soulager, beaucoup étaient à demi guéris. Et de fait on estimait couramment que ses soins, sans plus, « avaient sauvé la vie de plusieurs ».

Les visites que François faisait aux pauvres, les pauvres les lui rendaient au centuple. Le cortège de loqueteux, dont il était presque toujours accompagné à travers les rues de la ville, formait un tableau dont le pittoresque, à soixante ans de distance, s'accroche au souvenir de bien des témoins. Devant les tribunaux ecclésiastiques, le médecin Jacmon, le marchand Guillelmy, l'avo-

(1) *Op. cit.*, p. 175.

cat Rome, l'orfèvre du Monteil, le Jésuite du Fornel, d'autres encore, multiplient les termes sans épuiser leur admiration : les pauvres « s'attachaient à lui, le talonnaient, l'entouraient, l'environnaient, le couronnaient, le pressaient, l'accablaient, l'écrasaient, l'étouffaient (1) ». Aux abords de son confessionnal, même entassement; si bien que les bourgeois et les nobles avaient peine à s'en approcher. Mais, comme le dit un témoin, « jamais les vêtements de soie ou de brocatelle ne captivèrent les yeux de Régis ».

La conséquence fut que tous les malades gravement atteints voulaient avoir la consolation de mourir entre les bras de « leur Père ». Et comme on savait que, la nuit, il passait la plus grande partie des heures à prier, et qu'il dormait, le restant, tout habillé sur la dure, nul ne se faisait scrupule de le réclamer même alors. Un médecin en recueillit parmi ses malades le témoignage émouvant : « Toujours prêt à sortir de nuit pour entendre nos confessions, ce bon Père veillait parfois des nuits entières dans cet office de charité (2). » En pareille circonstance, le portier, bien loin de craindre de l'importuner, aurait cru sincèrement, lui présent au collège, le désobliger en appelant un autre Père. « Je suis vigoureux, disait Régis comme pour s'excuser ; et durant le jour j'ai si peu à faire ! »

*
* *

La préférence que le saint témoignait aux humbles, bien loin d'empêcher son crédit auprès des classes aisées, l'accroissait, au contraire. Chez les magistrats surtout, les marchands et les nobles, il compta de chauds admirateurs, des amis, qui fournissaient à ses entreprises un appui solide.

(1) *Summarium*, pp. 72, 75, 77, 82, 83, etc.
(2) Jacques Jacmon, *ad 14^um^*, *Summarium*, p. 71.

Toutefois, si important que lui parût l'apostolat des villes, là où se trouvent, pour le bien comme pour le mal, les centres stratégiques d'influence, François se sentait un amour marqué pour les paysans. Apre était leur vie, immenses leurs besoins. Les âmes, au Puy, quelle que fût leur misère, bénéficiaient de prêtres nombreux. Mais qui s'occupait des pauvres « rustiques », dispersés dans les Cévennes?

A qui connaît le rude climat de ces régions, il semble que le Jésuite aurait dû, pour ces missions de montagne, exclure les mois de bise et de gelées. Mais ce sont les seuls où les villageois ont un peu de loisirs. Durant la belle saison, si courte en ce pays, les moindres heures valent cher. Labours, semailles et récoltes, marchés et foires les absorbent.

Aussi est-ce en hiver que l'apôtre des campagnes toujours poursuivit sa tâche.

De chaumière en chaumière, ce bon pasteur allait, par la pluie ou la neige, catéchisant, consolant les malades, assistant les pauvres, purifiant les âmes, et rabattant sur le centre de la mission, pour s'y faire instruire plus à fond durant les réunions officielles, tous ceux qui pouvaient quitter leurs demeures. De savoir, en partant, quelle serait sa nourriture de la journée, cela ne le préoccupait jamais. Ici où là il trouverait bien, avec du pain noir, quelques *cébos*, les oignons de montagne; et pourquoi pas une écuelle de soupe de raves au lard, un peu de laitage, ou même parfois quelques noix ou châtaignes? C'était la nourriture ordinaire de ses amis les campagnards. Qu'avait-il besoin d'autre chose? Pour atteindre une cabane isolée où l'on pouvait soupçonner des vivants, il gravissait des cimes escarpées ou se glissait au creux des gorges. Rien ne l'arrêtait, chemins inondés, verglas ou névés; les bourrasques, en lui fouettant le sang, paraissaient le stimuler. Ses amis avaient beau le taxer d'imprudence, Régis se confiait aux anges de Dieu qui, dès son enfance, l'avaient si bien protégé.

L'espace nous manque pour donner ici le détail de ces expéditions, dont Le Cheylard, Privas et les Boutières, Saint-Agrève, Fay-le-Froid, Marlhes, Montregard et Montfaucon marquent les principales étapes (1).

A Privas, où les cœurs restaient ulcérés du châtiment infligé peu auparavant à la ville par les armées de Louis XIII, le vide se fit d'abord autour de Régis et de son compagnon. Conspiration d'indifférence, dont peut-être la consigne avait été donnée. Toute tentative de réunion échouait. Pourquoi s'obstiner? Comme le Christ, François se retira dans la solitude pour prier plusieurs jours. Puis, comme le Christ encore, à ceux qui refusaient ses discours il prodigua ses bienfaits. Précurseurs de nos modernes confrères de la charité ou, tout simplement, imitateurs à leur manière des anciens diacres, les deux Jésuites visitaient les malades, servaient d'infirmiers, préparaient les repas ou les médicaments, nettoyaient la literie, pansaient les plaies ou lavaient le linge. Singulier contraste avec la vie fastueuse que Luther et Calvin avaient si souvent reprochée aux disciples de la Babylone romaine. Les préventions tombèrent. Les ministres eurent beau s'interposer. Que faire contre des hommes qui, bien que disant la messe, vivaient « à l'évangélique »?

A Lacham-Raphaël, sur ces hauts plateaux où se déchaîne la « burle », Régis, ayant terminé les exercices de la matinée, sortait de l'église, très fatigué. Sur la route une troupe en marche. « Mon Père, nous arrivons de très loin. On a marché toute la nuit. Depuis hier, douze lieues à travers bois pour profiter de vos instructions. Allez-vous nous refuser? » Le Père ne les laissa pas achever. Un bon sourire; des bras ouverts. « Venez,

(1) On trouvera le détail de ces expéditions dans l'histoire de *Saint Jean-François Régis*, qui paraît ce mois-ci aux Éditions Spes, grand in-8° de 630 pp. orné de 4 héliogravures, augmenté de 10 cartes ou plans. L'auteur de cet ouvrage est l'auteur même du présent article, le P. Georges Guitton. [N. D. L. R.]

mes enfants, je vous porte tous dans mon cœur. » Que de fois pareille scène dut-elle se renouveler ! (1)

Au bout de quelques mois, ce fut autour de sa personne, dans tout le pays, comme une clameur de sainteté.

« Je l'ai vu, déclare le curé de Marlhes, Jacques André, tous couraient après lui, séduits par ses vertus. On affluait de très loin pour l'entendre. Et par ses sermons, par ses moindres mots, il enflammait les cœurs. C'est au point que lorsqu'il faisait ses courses de recruteur dans les environs, ni les pluies ni la bise ne pouvaient retenir ceux qui l'accompagnaient. Des paysans l'attendaient aux carrefours et se joignaient à la caravane. Je l'ai vu de mes yeux, par les temps les plus rigoureux, contraint de s'arrêter dans une clairière pour contenter ceux qui réclamaient une parole de salut. Je l'ai vu, en pareils cas, prêcher debout sur un amas de neige durcie, sans que lui ni ses auditeurs ne parussent se soucier du froid. Parfois même, cette chaire de glace ou un bloc de pierre lui servait de confessionnal. »

« Rentré au village, après de pareilles journées, cela ne l'empêchait pas d'instruire encore et de recevoir des pénitents très avant dans la nuit. En un mois, il entendit dans ma paroisse plus de deux mille confessions, presque toutes générales. Quant à la communion, il lui arrivait de la distribuer, à cause de la foule, à quatre heures du soir, et même à cinq et six heures, après l'allumage des lanternes, à des pénitents restés à jeun jusqu'à la nuit. Aussi les conversions furent-elles innombrables. »

*
* *

Entre les paysans et le missionnaire, un tel don de soi devait créer un pacte indissoluble, un pacte qui survivrait même aux apparences visibles de cette terre.

(1) C'est cet épisode que rappelle la statue sculptée par le grand artiste Georges Serraz, et qui doit être inaugurée sur la place publique de Lalouvesc, le 1er août prochain.

En effet, lorsque, le 31 décembre 1640, dans le petit hameau de Lalouvesc, François, frappé d'une congestion pulmonaire pour avoir couché, trempé de neige et de sueurs, sous un hangar, mourut au service de ses amis, les montagnards s'emparèrent de son corps.

Les Jésuites eurent beau accourir du Puy, d'Annonay, de Tournon, leurs trois maisons les plus proches, ils comprirent vite que, pendant l'hiver, l'état des routes rendait impossible le transfert des précieux restes. Ils durent bien consentir à ce que, sous l'œil vigilant du curé Bayle, les paroissiens de Lalouvesc en fussent provisoirement constitués les gardiens. Plus tard, à l'époque de l'année où Régis avait coutume de rentrer au Puy, après ses missions d'hiver, il y pénétrerait de nouveau parmi les *alleluias* de Pâques. Comme cela s'était produit au V^e^ siècle, en ces mêmes régions, quand le corps de saint Julien avait été ramené de Brioude à Vienne, ce serait sur tout le parcours, de Lalouvesc au Puy, des solennités triomphales.

Un tombeau provisoire... Imprudents Jésuites! C'était compter sans l'opiniâtreté paysanne.

Dans la matinée du 1^er^ janvier, se détachant sur les chemins neigeux, on avait vu de nombreux groupes noirs se hâter vers Lalouvesc. De ces campagnards, les uns, secoués jusqu'à sept ou huit lieues par l'annonce de la maladie de Régis, accouraient avec l'espérance de le voir encore vivant; d'autres, ignorant tout, désiraient simplement profiter de ce jour férié pour l'entendre prêcher, assister peut-être à un lambeau de mission.

Passé le premier moment de stupeur, ils exigèrent qu'on leur montrât leur saint. Pour les contenir, la chambre du presbytère était trop exiguë : François fut exposé dans l'église, revêtu de la chasuble, coiffé de la barette, comme s'il allait monter à l'autel. N'avait-il pas, uni à Jésus le souverain prêtre, commencé sa messe éternelle?

Dans cette foule qui défilait et priait, les larmes cou-

laient silencieuses... A contempler ce visage que la mort, au lieu de flétrir, avait épanoui : « Regardez, disait-on, le plus beau mort qu'on verra jamais. »

Accourus pour entendre prêcher leur saint, ces montagnards virent leurs vœux comblés. De ces lèvres muettes jaillissait la plus éloquente des prédications. C'est bien à une mission qu'ils assistaient, à l'ouverture de la prodigieuse mission posthume qui devait, sur ces hauteurs, se poursuivre durant des siècles.

Au cours de la veillée qui se prolongea durant quarante heures, une conviction s'empara de ces paysans. N'était-ce pas à eux de préférence que Régis avait consacré sa vie? pour eux qu'il était mort, et au milieu d'eux? Sur leur « saint Père » ils se sentaient un droit de propriété.

La tombe avait été creusée dans l'église même, — un simple trou dans le sol battu, — auprès de l'autel, du côté de l'évangile. Quand le corps y fut descendu, les habitants éclatèrent en sanglots « comme des enfants qui pleurent leur père et qui croient avoir tout perdu en le perdant ». Dès ce moment leur résolution était prise : « Nous ne le laisserons pas repartir. »

Et quand ils apprirent, quelques mois plus tard, que le Père Provincial, lors de sa visite au collège du Puy, avait laissé, parmi ses « commendats », ces deux lignes impératives : « On fera transporter le plus tôt qu'on pourra le corps du P. Régis de Lalouvesc dans notre église », le curé Bayle en prit ombrage... Dans le plus grand mystère, aidé de quelques paroissiens discrets, il résolut, pour dépister les recherches, de transporter le corps dans la chapelle latérale de saint Jean-Baptiste. Le cercueil ne leur paraissant pas une protection suffisante, ils allèrent quérir un énorme tronc de châtaignier, l'évidèrent, et, pieusement, y déposèrent les restes du saint. Puis, sous l'autel même de la chapelle, un trou profond fut creusé, dans lequel, avec des précautions d'avares et des gestes de conspirateurs, ils enfouirent leur trésor.

Mais, avant de remettre en place, pour sceller leur cachette, l'autel du saint Précurseur, ils imaginèrent une barricade souterraine. Le P. Daubenton, à qui son poste d' « assistant » de France à Rome, avait permis de lire bien des rapports sur la question, déclare en effet : « On couvrit le corps de poutres entrelacées les unes dans les autres, pour servir de retranchement contre ceux qui pourraient tenter de l'enlever. On l'a effectivement essayé quelquefois, mais on l'a toujours tenté en vain, les peuples, justement jaloux d'un gage si précieux, s'étant armés pour le conserver. » Dans ce geste de têtus, sans provocation, dans ces bras croisés qu'on devine, ces mâchoires serrées sous des yeux légèrement narquois, de l'air de dire : « Venez le prendre! » le Cévenol des hauts plateaux se retrouve tout entier.

Détail significatif, qui montre combien leur droit de propriété sur le corps du « saint Père » s'était incrusté en ces âmes de montagnards : lorsque le curé Jean Arnauld, ayant raconté aux juges ecclésiastiques le même exploit, veut justifier ce luxe de précautions, il déclare tout bonnement : « Ils agirent ainsi parce que le bruit s'était répandu que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient l'intention de nous voler secrètement le corps du serviteur de Dieu (1). »

*
* *

Pourquoi les paysans s'attachèrent-ils si farouchement à leur Père? Pareille véhémence a de quoi surprendre. Et pourquoi leur constance à monter encore aujourd'hui auprès de son tombeau la garde de la fidélité, comme on le vit, en 1906, aux jours sombres des « inventaires »? Attirance merveilleuse, dont l'histoire offre, croyons-nous, peu d'exemples : pourquoi, dans un village situé

(1) *Velle suffurari corpus...* Déposition du 21 mars 1699.

en pleines montagnes loin des grandes voies de communication, n'ont-ils cessé d'affluer chaque année par milliers ?

Le mot de « charité » ne suffit pas à répondre. Il faut le compléter par celui qu'y ajoute l'oraison liturgique en signalant les deux vertus dont Dieu avait particulièrement orné l'âme de François : *mirabili caritate et invicta patientia decorasti.*

Charité merveilleuse et force d'âme invincible.

Durs à la fatigue, les paysans retrouvèrent en ce géant d'endurance leur frère de labeur. Mieux encore, ils reconnurent un maître. En hiver, les campagnards des hauts plateaux se calfeutrent sous leur toit, auprès du feu. Régis choisissait ces mois de froidure pour venir à eux, abandonnant le travail de ville, protégé, à l'abri des bourrasques. Pour se reposer des rudes mois de culture et de fenaisons, les montagnards peuvent prolonger, parfois bloqués par les neiges, leurs séances de sommeil. François prolongeait à l'église, le soir, les confessions, et, bien avant l'aube, on le trouvait prêt à recommencer ; la nuit même, que de fois on l'avait surpris en prières! Pour se réchauffer, le paysan ne dédaigne pas le secours que fournit le vin. Le « saint Père » n'en buvait jamais ; et son accoutumance aux privations le rendait insouciant du boire et du manger. Cet homme ignorait pour son compte les infirmités humaines.

« Vous gardez le souvenir, frères chéris, de mes labeurs et de mes fatigues, de ces travaux de nuit et de jour entrepris pour n'être à charge à personne, quand je vous prêchais l'Évangile. » Qui parle ainsi ? C'est Paul de Tarse aux habitants de Thessalonique, pour expliquer la constance de leur affection. Mais c'est aussi Régis, et cela de par la volonté même de l'Église, puisqu'elle a inséré cette page dans la messe du saint. « Vous gardez le souvenir de cette ambition qui me brûlait de vous livrer non seulement la bonne Nouvelle de Dieu, mais mon âme entière parce que vous étiez tous mes

bien-aimés (1). » En faut-il plus pour expliquer la fidélité de ces campagnards?

De leur saint une vision, par-dessus toutes les autres, aujourd'hui encore, reste fixée en leur esprit : celle qu'a popularisée, dans la basilique de Lalouvesc, un vitrail, qui n'est pas le plus artistique de la série, ni peut-être le plus vrai, mais qui symbolise au mieux les difficultés que dut vaincre François pour se mettre au service des montagnards : l'apôtre s'accrochant comme à l'escalade aux pentes à pic et glacées de leurs rudes Cévennes. Voilà qui concrète à leurs yeux tout un aspect de la force d'âme célébrée par la liturgie.

D'instinct, ces paysans sentaient — leurs descendants le sentent encore — que ce n'est point par condescendance que Régis agissait de la sorte, ou par acquis de conscience, mais en vertu d'une affection sincère et parce qu'ils étaient ses préférés. Né gentilhomme, il avait conservé de sa race non seulement l'amour de la terre, mais l'amour des terriens. D'ailleurs, les bergers ne furent-ils pas les premiers conviés à la crèche? Victimes parfois, pour leurs manières un peu frustes, de rebuffades stupides, ils étaient fiers — ils le sont toujours — qu'un saint ait eu pour eux les mêmes égards, et plus de tendresse que pour des citadins raffinés. Ils avaient expérimenté cette remarque de La Broue : « Toute son ambition estoit de traitter avec des villageois... Il n'estoit pas de ces apostres de cour qui croiroient profaner leur langue dans un village, qui s'estimeroient flétris s'ils s'estoient abaissez à instruire un païsan, et qui auroient moins de peine à ne manger que des sauterelles et à n'aller vestus que de poils de chameau comme saint Jean, qu'à se voir obligez de prescher dans le désert comme luy (2). »

Il n'est pas jusqu'à l'allure quelque peu vagabonde de François qui n'ait contribué à séduire l'âme pay-

(1) I Thess., ch. II.
(2) *Op. cit.*, p. 120.

sanne. Force d'âme encore et intrépidité singulière, parce qu'elle est un signe d'indépendance absolue à l'égard du créé. Dégagement visible de ces mille futilités qui enchaînent les pauvres hommes, elle révélait un saint des plus évangéliques, un saint qui reproduisait au grand jour les marques les plus authentiques de l'existence du Christ. Comme le Maître, qui n'avait pas de toit ni où reposer la tête, qui cheminait de Galilée en Samarie, puis en Judée, passait en Pérée, revenait, repartait, au gré des circonstances, Régis était perpétuellement en route, uniquement soucieux de livrer son message, en quête des âmes à gagner, pour agrandir le royaume de Dieu. En lui, pas la plus lointaine préoccupation des commodités de la vie, nulle attache de sédentaire ni d' « embourgeoisé ». Ne tenant à rien, rien ne le retenait.

*
* *

Vers la fin de *Divini Redemptoris*, après avoir exhorté les prêtres « sans préjudice de ce que réclame le soin ordinaire des fidèles », à réserver « la plus grande et la meilleure partie de leurs forces et de leur activité » à l'apostolat des travailleurs, Pie XI fait luire à leurs yeux cette espérance : « S'ils s'y appliquent, ils trouveront dans les masses populaires une correspondance, une abondance de fruits inattendue, qui les récompensera du pénible labeur des premiers défrichements. »

A cette parole du Vicaire de Jésus-Christ, la vie entière de François Régis — et, mieux encore, sa survie depuis trois cents ans dans l'âme paysanne — fournit une éloquente confirmation.

Georges Guitton, S. J.

# Edmond Joly,

## Témoin du spirituel

Qui serait passé sans y prendre garde à côté des livres d'Edmond Joly, sous prétexte que les voyages esthétiques sont depuis longtemps démodés et que Maurice Barrès a épuisé le genre, ne manquera pas d'y revenir quand il aura pris connaissance des souvenirs d'enfance qui paraissent aujourd'hui aux éditions Desclée de Brouwer. Il se dira certainement qu'une âme si pure, si sensible, si naïve au sens plein du mot, ne saurait être absente d'aucune de ses démarches ni d'aucune de ses œuvres; que, de la matière la plus ressassée, elle a dû tirer un son neuf et — ce qui importe davantage et est peut-être plus rare — un son vrai.

Un enfant découvre le monde ; il a l'amour des cailloux et des fleurs des champs; il les ramasse, il les collectionne; non par manie et pour ne plus les regarder après, mais bien pour épouser leur être. Il n'est d'être si humble dans la création, nourri de rosée, poli par les flots, duquel il ne réclame un témoignage de grand prix, un témoignage d'espèce religieuse. Il emplit son herbier, il garnit ses rayons de preuves visibles et palpables, véridiques et adorables, de l'existence de Dieu. Oui, rien de moins... Il ne sera pas psychologue, il ne sera pas philosophe : il sera naturaliste — naturaliste du surnaturel. C'est-à-dire qu'il cherchera dans les œuvres du Créateur, et bientôt dans les œuvres de la créature, la présence d'une beauté d'ordre divin, totalement inexplicable sans la Toute-Puissance et sans la

grâce. Il écrira un jour l'histoire de la Divinité dans l'art.

Entreprise immense, interdite à qui n'a pas l'humilité. Ce fut sa vertu principale. Chargé d'ans, riche de science, il la garda jusqu'à la mort avec une faculté d'étonnement, d'éblouissement, et une spontanéité aussi fraîche qu'au temps où il découvrait les choses sur une grève de la mer du Nord. Ne s'étant jamais complu en lui-même, il sortira du monde tel qu'il y est entré, et à peine quelques amis s'aviseront de son passage... Il n'aura pas connu la renommée; mais, préservée, son âme n'aura pas vieilli.

Edmond Joly nous a quittés en 1932. Il était né à Bruxelles, en 1861, d'un père français et grand humaniste, et d'une mère flamande, deux fois celte cependant par son ascendance bretonne et irlandaise. L'esprit qui souffle sur la lande et la lumière précise du ciel romain avaient contracté mariage pour susciter un érudit et un rêveur. Il avait commencé ses études à la maison; il les continua chez les Pères Jésuites. Sa curiosité d'adolescent et de jeune homme, orientée vers le spirituel, le conduisit dans tous les sanctuaires de Belgique dédiés à la Sainte Vierge. De Notre-Dame de Bonne-Odeur à Notre-Dame du Finistère, toujours brasillante de cierges au cœur même du vieux Bruxelles, il n'est pas un pèlerinage marial qu'il n'ait fréquenté et aimé, étudié et célébré, à la lumière de la tradition et de la révélation évangélique. Les témoignages du culte populaire lui étaient aussi chers que les chefs-d'œuvre sacrés des maîtres de l'art, et, inlassablement, il nous communiquait ses découvertes dans d'innombrables études et articles qui paraissaient dans les revues et les journaux et qu'il ne prit jamais le temps de réunir. Il y attachait si peu d'importance ! La substance de son premier livre consacré à *L'Art, l'Amour et la Mystique* ne parut qu'en 1901, et ce ne fut qu'après son mariage tardif, la seconde année de la guerre, qu'il donna toute sa

mesure. Séville, Venise, Rome, Chartres, reçurent successivement sa visite, puis son hommage. Nul n'a parlé mieux que lui du voyage dans *l'Œillet de Séville* (1922), où toute l'Espagne charnelle et mystique rayonne ses feux de pourpre et d'ombre. Ce qu'il va chercher à Venise, c'est la gloire abolie et survivante de Byzance chrétienne : *Le Poème Byzantin à Venise* (Plon, 1928). Il entreprend de condenser tout ce que sa science, sa foi et son amour d'enfant lui ont appris sur la Mère de Dieu, à travers ceux qui l'ont priée, à travers ceux qui l'ont chantée : *Théotokos* (1932). A Rome, dont il admire comme aucun les trésors éclatants et majestueux, il visite la *Chambre des Saints*, les obscures demeures où respirèrent, souffrirent et moururent un saint Joseph Labre, un Paul de la Croix, une Anne-Marie Taïgi, un Léonard de Port-Maurice... je cite à dessein les plus humbles, mais il n'en omettra aucun. Ce livre, qui paraît après sa mort, est bientôt suivi d'un essai baigné de splendeurs séraphiques, de ce bleu surtout que le verre des temps médiévaux a seul fixé et qui entoure à Chartres la Reine du Monde; c'est *Le Cantique du Vitrail* (1934). Un travail encore inédit nous ramènera en Belgique. Le cycle sera accompli.

D'aucuns ont rapproché l'œuvre d'Edmond Joly de celle de Ruskin. La ressemblance est tout extérieure. Érudits, esthéticiens et poètes, l'un et l'autre le sont. Leurs gloses, leurs transpositions s'appuient sur une science solide, minutieuse, complète; avec eux on marche avec certitude sur un terrain qu'ils ont exploré et fouillé. Ce qui les distingue, c'est l'esprit, beaucoup plus même que le ton. Il y a quelque chose d'un peu tendu, et, l'avouerai-je? d'un peu trop écrit dans la mise en œuvre d'Edmond Joly; il a traversé, en son âge adulte, le flaubertisme et le symbolisme français; il en a gardé quelques tours; il a la superstition du « style métallique », du bronze de la cloche, de l'or à tout prix orfévré. Mais, sous cette enveloppe, le battement d'un

cœur d'enfant, d'une âme uniquement spirituelle, vibre. C'est une musique subtile, lointaine, limpide, qui souvent abolit les mots. Et la prière passe... Qui verra dans son œuvre autre chose qu'une prière l'aura mal lue ou mal comprise, et le cas est unique, selon moi, de tant de science accumulée qui laisse percer tant de « grâce ».

*L'Enfance désarmée* (Desclée de Brouwer) convaincra le lecteur mieux que je ne le fais. On comprendra comment celui qui était digne de pénétrer et de goûter les plus hauts chefs-d'œuvre de l'art sacré put, à son dernier jour, sourire encore à la petite statue de porcelaine, sans beauté, qui trônait sur sa cheminée et qui représentait l'Enfant Jésus...

Henri Ghéon.

# Un témoin inconnu de la foi primitive

*L'Épître à Diognète est, très certainement, avec la lettre de saint Ignace aux Romains et le Dialogue de Minucius Felix, un des premiers chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature chrétienne.*

*Son auteur est inconnu. Diognète, son destinataire, est tout aussi ignoré. Elle a passé inaperçue pendant des siècles; aucun Père n'en a parlé, aucun écrivain ne l'a citée, un seul manuscrit la révéla, à la fin du XVI^e^ siècle, à l'éditeur Estienne. Sa date même est incertaine, puisque, au gré des critiques, elle varie de la fin du I^er^ siècle au début du IV^e^. En fait, le texte seul peut renseigner sur son origine : il révèle la nouveauté du christianisme et l'existence de persécutions. Antérieure donc à la paix constantinienne, la lettre peut, à la limite, être contemporaine des tribulations dont parle la première Épître de saint Pierre. Aucune hypothèse plus précise n'est si ingénieuse qu'elle éclipse toutes les autres.*

*Mais peu nous importe. Cette lettre nous révèle l'âme d'un de nos premiers frères dans la foi. Elle nous dit ce qu'il pensait des païens et des Juifs, le pourquoi de sa joie intime et de sa fierté chrétienne, l'objection aussi qui se présentait de l'apparition tardive de la vraie religion. Son argumentation du début, comparée à celle des Apologistes du II^e^ siècle, n'a rien de fort original; peut-être qu'en parlant des Juifs elle exagère un peu, elle a tout de même le charme d'une conviction sincère, et quand on sait les scélératesses juives et les*

*cruautés païennes, on admire sa sérénité. Pourtant, c'est la suite qui est plus admirable. Nous pensons que les exemples lointains, exposés ainsi sans phrases et avec un familier abandon, peuvent être pleins d'enseignements pour les chrétiens de nos jours. Et la réponse à l'objection finale ouvre de tels horizons à la contemplation que cela compense, semble-t-il, ce qu'elle aurait perdu d'actualité.*

*La traduction que l'on présente ici suit le texte grec de F.-X. Funk,* Patres Apostolici, *Tubingue, 1901, t. I, pp. 390-411. On indique la numérotation des chapitres de cette édition, sans s'astreindre à garder absolument les divisions qu'elle suggère On ne donne pas les nos 11-12, unanimement reconnus comme interpolés. Les sous-titres sont de nous.*

*On a tâché de traduire aussi littéralement que possible. On n'ignore pas que, sur ce point, les goûts soni partagés : il est, hélas! certain que l'on ne retrouvera pas ainsi la pureté de style et l'élégance de l'original. Il semble cependant qu'on en garde mieux l'allant, la ferveur, la spontanéité des sentiments : toutes choses qui, ici, nous intéressent surtout.*

fr. M.-A. Genevois, O. P.

## Texte de l'Épître à Diognète

**1.** Je vois, excellent Diognète, que tu t'occupes avec beaucoup d'empressement de connaître la religion des chrétiens et que tu t'informes avec grand soin et diligence à leur sujet, pour savoir à quel dieu donc ils se fient et comment ils le servent pour dédaigner, tous, le monde, mépriser la mort, ne pas tenir pour dieux ceux que les Grecs estiment tels, sans garder davantage la superstition des Juifs; (tu veux savoir) aussi quelle tendresse ils ont les uns pour les autres et comment, enfin, cette nouvelle race, ce nouvel institut est venu à la vie maintenant et pas plus tôt : je te loue de ces désirs et je te demande à Dieu, qui guide pour nous le parler et l'entendre, de donner, à moi de prononcer des paroles

telles que celui qui les entendra devienne meilleur, à toi de les écouter de telle sorte que celui qui t'aura parlé n'ait point à s'attrister.

*Pourquoi pas païens?*

**2.** Va donc, purifie ta pensée des considérations qui te préoccupent, débarrasse-toi de la manière d'être qui te trompe et deviens un homme nouveau, radicalement, en te faisant l'auditeur, ainsi que tu en es d'accord, d'une doctrine nouvelle. Regarde, pas seulement par les yeux, mais par la pensée, quelle est l'essence et quelle est la forme de ceux que vous estimez des dieux.

Est-ce que l'un n'est pas une pierre, semblable à celle que l'on foule aux pieds, un autre du bronze, pas supérieur aux vases forgés pour notre usage, un autre du bois, même déjà pourri, celui-ci de l'argent, qui a besoin d'un gardien de peur qu'on ne le vole, celui-ci du fer rongé par la rouille et celui-là une terre cuite, en rien plus convenable que celle préparée à l'usage le plus méprisable? Ne sont-ils pas tous de matière corruptible? N'ont-ils pas été forgés par le fer et par le feu? N'est-ce pas un tailleur de pierre qui a fait l'un, un forgeron l'autre, un argentier celui-ci, un potier celui-là? N'étaient-ils pas, avant les travaux qui les ont façonnés, transformables, comme ils le sont encore, au gré d'un chacun? Est-ce que les vases de la même matière, si des artisans les travaillent, ne leur deviendraient pas semblables? Est-ce que, eux-mêmes, que vous adorez maintenant, ne pourraient pas de nouveau être faits par des hommes des vases comme les autres? Ne sont-ils pas tous sourds, aveugles, sans âme, sans sensibilité, tous immobiles, tous putrescibles?

Ce sont eux que vous appelez dieux, eux que vous servez, eux que vous adorez, c'est à eux-mêmes enfin que vous vous rendez semblables!... C'est pour cela que vous

haïssez les chrétiens, parce qu'ils ne croient pas à ces dieux ! Et vous qui pensez et jugez les honorer, ne les méprisez-vous pas bien davantage ? Ne vous en moquez-vous pas, ne leur faites-vous pas bien plus injure en vénérant, sans les garder, ceux qui sont de pierre et de terre cuite, et en enfermant, la nuit, et faisant garder, le jour, pour qu'on ne les vole pas, ceux d'argent et d'or ? S'ils sont sensibles, vous les faites souffrir par les honneurs que vous croyez leur faire, s'ils sont privés de sens, c'est en les salissant de sang et de graisse que vous les honorez. Que l'un d'entre vous supporte cela ! Qu'il se résigne à ce qu'on le lui fasse ! Mais pas un homme doué de sens et de raison ne souffrirait de bon gré ce supplice : une pierre le supporte, elle ne sent rien...

Et j'aurais bien d'autres choses à dire sur ce refus des chrétiens de servir de pareils dieux : mais si cela ne suffit pas à quelqu'un, je crois qu'il serait vain d'en dire davantage.

### *Ni Juifs*

**3.** Ensuite, je pense que tu entendrais volontiers traiter de la différence de leur religion et de celle des Juifs.

Les Juifs donc, s'ils s'abstiennent du culte dont je viens de parler, ont le droit de penser qu'ils vénèrent le Dieu unique et Maître de toutes choses; mais s'ils le servent par des cérémonies semblables à celles que j'ai dites, ils se trompent. Car ce qu'il est un signe de sottise, pour les Grecs, de sacrifier à des êtres insensibles et sourds, ils doivent penser, eux, que c'est bien plutôt de la folie que de la piété de l'offrir à Dieu, comme s'il en avait besoin. Celui qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, celui qui nous fournit tout ce qui nous est nécessaire, n'a besoin de rien de ce que lui offrent ceux qui pensent lui donner quelque chose. Ceux qui pensent lui faire des sacrifices par du sang, de la graisse et des holocaustes, et le glorifier par ces marques

d'honneur, ne me semblent différer en rien de ceux qui marquent la même munificence à des êtres insensibles : les uns paraissent offrir à qui ne peut recevoir d'honneur, les autres à qui n'a besoin de rien.

**4.** Mais je ne pense pas avoir à t'apprendre quoi que ce soit sur leurs abstinences, leurs superstitions du sabbat, leur orgueil de la circoncision et leur simulation de jeûne et de néoménie : toutes choses ridicules et indignes qu'on en parle. N'est-il pas criminel, parmi les choses que Dieu a créées pour l'usage des hommes, d'en accepter certaines comme bien créées et de refuser les autres comme inutiles et superflues? N'est-il pas impie de calomnier Dieu, comme s'il avait interdit de faire du bien le jour du sabbat? N'est-il pas digne de risée de se glorifier de la diminution de la chair comme d'un témoignage d'élection? Enfin qui n'estimerait beaucoup plus marque de folie que de piété de s'asseoir à côté de la lune et des étoiles, surveiller les mois et les jours, et distribuer à sa guise les économies divines et les vicissitudes du temps, les unes en jours de fête, les autres en jours de deuil.

### *Les Mœurs Chrétiennes*

Je pense que tu as appris surabondamment que les chrétiens font bien de s'abstenir de l'inconsidération et de l'erreur commune, comme du zèle excessif et de la vantardise des Juifs. Quant au mystère de leur propre religion, n'espère pas qu'un homme puisse te l'enseigner.

**5.** Les chrétiens, en effet, ne se distinguent du reste des hommes ni par une terre, ni par une langue, ni par des coutumes. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas d'un dialecte insolite, ils ne mènent pas une vie étrange. Leur science ne leur

est pas venue de la réflexion ou de l'inquiétude d'hommes agités, et ils ne mettent pas en avant, comme plus d'un, une théorie humaine. Habitant des cités grecques ou barbares, selon leur sort divers, suivant les mœurs de leurs compatriotes dans le vêtement, la nourriture et le reste de l'existence, ils montrent une constitution de vie publique admirable et, d'un commun accord, extraordinaire. Ils habitent leurs propres patries, mais comme des voyageurs. Ils partagent avec tous comme des concitoyens et ils supportent tout comme des étrangers. L'étranger est leur patrie et leur patrie leur est étrangère. Ils se marient, procréent comme tout le monde, mais n'abandonnent pas leurs enfants. Leur table est commune, mais pas leur couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur temps sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois constituées, mais par leur propre vie ils sont vainqueurs des lois.

Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On les ignore et on les condamne. On les tue et ils sont vivifiés. Ils mendient et en enrichissent beaucoup. Ils ont besoin de tout et ont tout en abondance. On les méprise et au milieu des mépris ils sont glorieux. On les diffame et ils sont justifiés. On les injurie et ils bénissent. On se moque d'eux et ils respectent. Ils font le bien et on les torture comme des méchants. Et tandis qu'on les torture, ils sont joyeux comme si on les vivifiait. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers et les Grecs les persécutent : et ceux qui les haïssent n'ont pas de raison à donner de leur haine.

**6.** Mais, pour le dire simplement, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est dispersée dans tous les membres du corps : les chrétiens dans toutes les villes du monde ; l'âme habite dans le corps, mais elle ne vient pas du corps : les chrétiens habitent dans le monde, ils ne sont pas du monde; l'âme invisible est gardée par un corps visible :

on voit les chrétiens dans le monde, mais leur religion demeure invisible. La chair hait l'âme et la combat, sans que celle-ci lui fasse tort, parce qu'elle interdit de jouir des voluptés; l'âme aime la chair et les membres qui la haïssent, et les chrétiens aiment ceux qui les haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais elle contient le corps : les chrétiens sont retenus dans le monde, comme dans une prison, mais eux-mêmes contiennent le monde. L'âme immortelle habite sous une tente mortelle : les chrétiens sont voyageurs parmi les choses corruptibles, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme maltraitée dans le boire et le manger devient meilleure : les chrétiens mis au supplice deviennent chaque jour plus nombreux. Dieu les a placés à un tel poste, qu'il serait criminel à eux de fuir.

### *Le Dieu des Chrétiens*

**7.** Car, ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas une invention terrestre qui leur a été transmise, et ils ne jugent pas que ce soit une pensée mortelle qu'ils ont à conserver, ni ils ne croient que ce soit une économie de mystères humains. Mais Dieu lui-même, vraiment, le Tout-Puissant, le Tout-Créateur, l'Invisible, a établi du haut du ciel, parmi les hommes, la Vérité et la Parole sainte et incompréhensible. Il a envoyé aux hommes non pas, comme on le supposerait, un serviteur ou un messager, ou un prince, ou quelqu'un de ceux qui administrent les choses terrestres, ou l'un de ceux à qui sont confiés les gouvernements célestes, mais l'Artisan lui-même et le Démiurge de l'univers, Celui par qui Il a créé les cieux, par qui Il a enfermé la mer dans ses bornes, de qui les astres gardent fidèlement les mystères, de qui le soleil a reçu la mesure de sa course quotidienne, à qui obéit la lune lorsqu'Il lui commande de luire dans la nuit, à qui obéissent les astres qui suivent la course de la lune; par

qui tout est disposé et limité, à qui tout est soumis, les cieux et ce qui est dans les cieux, la terre et ce qui est sur la terre, la mer et ce qui est dans la mer, le feu, l'air, l'abîme, ce qui est en haut, ce qui est en bas et ce qui est au milieu : c'est Celui-là qu'Il leur a envoyé.

Serait-ce donc, comme un humain le pourrait penser, pour les frapper de crainte sous sa tyrannie? Que non, mais Il l'a envoyé dans la clémence et dans la douceur, comme un roi qui envoie son fils roi, Il l'a envoyé comme Dieu, Il l'a envoyé comme homme parmi les hommes, Il l'a envoyé pour sauver, pour convaincre, non pour employer la violence — il n'y a pas de violence en Dieu ! — Il l'a envoyé pour appeler, non pour persécuter, Il l'a envoyé pour aimer, non pour juger. Il l'enverra, en effet, pour juger, et qui pourra soutenir sa venue?... (1)

... jetés aux bêtes pour renier leur Maître, mais pas vaincus. Ne vois-tu pas que plus on en met au supplice, plus il en vient d'autres? Cela signale une œuvre qui n'est pas humaine; cela, c'est la force de Dieu, ce sont les preuves de sa venue.

**8.** Qui entre les hommes savait qui est Dieu, avant qu'Il ne vienne? Approuverais-tu les paroles vaines et radoteuses de ces philosophes, dont les uns ont dit que Dieu était feu — c'est parce qu'ils doivent y aller qu'ils l'ont appelé dieu ! — les autres eau, les autres quelque autre des éléments créés par Dieu? Mais s'il y avait dans ces discours quelque chose d'admissible, n'importe laquelle des autres créatures pourrait semblablement se présenter comme dieu. Ce sont des histoires et des divagations de charlatans.

Nul d'entre les hommes ne L'a vu, nul ne L'a connu, Lui-même s'est montré. Il s'est montré par la foi à qui seule est concédé de voir Dieu. Car le Maître et Dé-

(1) Le texte comporte ici une lacune. A la reprise, l'auteur est en train de relier ce qu'il vient de dire avec le thème du nº 5.

miurge de l'univers, Dieu, Celui qui a fait toutes choses et a déterminé leur ordonnance, non seulement s'est fait philanthrope, mais patient...

### *Les secrets desseins de la Providence*

Mais Lui qui a toujours été, qui est et qui sera toujours tel : riche, bon, sans colère et véridique, qui seul est bon, quand il conçu une pensée grande et ineffable, Il la communique à son unique Enfant. Tant qu'Il a gardé dans le mystère et le secret sa volonté sage, Il semblait nous négliger et ne pas penser à nous, mais depuis qu'Il a révélé par son Enfant chéri et qu'Il a dévoilé ce qu'Il avait préparé dès le commencement, Il nous a présenté tout à la fois : jouir de ses bienfaits, les voir, les comprendre, eux que qui d'entre nous aurait jamais attendus !

**9.** Ayant donc tout disposé déjà en Lui-même, avec son Enfant, Il nous a laissé, pendant le temps antérieur, être emportés selon notre volonté par des mouvements désordonnés et déviés par des voluptés et des désirs; non pas qu'Il jouît en rien de nos péchés, mais Il les tolérait, ni qu'Il approuvât ce temps d'injustice, mais Il créait ce présent de justice, pour que, convaincus par nos propres œuvres de ce temps-là que nous sommes indignes de la vie, nous en soyons rendus dignes maintenant par la bonté de Dieu, et qu'après avoir fait la preuve par nous-mêmes de l'impossibilité où nous étions d'entrer dans le royaume de Dieu, la force de Dieu nous en donnât la possibilité.

Quand notre injustice a été bien pleine, quand fut parfaitement évident que son salaire, le supplice et la mort, approchait, alors vint le moment que Dieu avait préétabli de montrer sa bonté et sa force. O excessive philanthropie et charité de Dieu ! Il ne nous a pas haïs, Il ne nous a pas rejetés, Il ne nous a pas gardé rancune,

mais Il a été patient, Il a supporté, Il a pris en pitié Lui-même nos péchés, Il a donné son propre Fils, rançon pour nous, le Saint pour les pécheurs, le Sans-Malice pour les mauvais, le Juste pour les injustes, l'Incorruptible pour les corruptibles, l'Immortel pour les mortels. Quoi d'autre pouvait couvrir nos péchés, si ce n'est sa justice? En qui était-il possible de nous justifier, pécheurs et impies, si ce n'est en le seul Fils de Dieu?

O doux échange, ô ininvestigable création, ô bienfaits inattendus : que l'iniquité de beaucoup soit couverte par un seul Juste, que la justice d'Un Seul justifie beaucoup d'iniques !...

Ayant donc fait la preuve par l'iniquité du temps antérieur de l'impossibilité pour notre nature d'atteindre la vie, nous ayant montré maintenant Quelqu'Un qui pût sauver ce qui ne pouvait l'être, Il a voulu par ces deux faits que nous croyions à sa bonté, que nous L'estimions Nourricier, Père, Maître, Conseiller, Médecin, Pensée, Lumière, Honneur, Gloire, Force, Vie... sans nous soucier du vêtement et de la nourriture !...

*Conclusion*

**10.** Si, toi aussi, tu réclames cette foi, tu recevras aussi d'abord la connaissance du Père...

Dieu, en effet, a aimé les hommes : pour eux Il a fait le monde, Il leur a soumis tout ce qui est sur la terre, Il leur a donné la parole, la pensée, à eux seuls Il a donné de regarder en haut, vers Lui, Il leur a envoyé son Fils monogène, Il leur a promis un règne dans le ciel et Il le donnera à ceux qui L'auront aimé.

Quand tu Le connaîtras, de quelle joie penses-tu devoir être rempli?... Et comment L'aimeras-tu, Lui qui, d'abord, t'a ainsi aimé?... En l'aimant, tu seras l'imitateur de sa bonté...

Et ne t'étonne pas si un homme devient l'imitateur de Dieu : il le peut, s'il le veut. Le bonheur ne consiste pas à dominer son prochain, ni à vouloir posséder davantage que les faibles, ni à s'enrichir, ni à faire sentir sa force à des inférieurs : ce n'est pas en cela qu'on peut imiter Dieu, ces choses sont étrangères à sa majesté. Mais celui qui porte le fardeau de son prochain, qui par ce dont il abonde veut faire du bien à celui qui en a moins, qui, en pourvoyant les indigents de ce qu'il tient de Dieu, devient Dieu pour eux, celui-là est l'imitateur de Dieu.

Alors, tu contempleras, vivant sur terre, que Dieu règne dans le ciel. Alors, tu pourras dire les mystères de Dieu. Alors, tu aimeras et tu admireras ceux que l'on punit parce qu'ils refusent de renier Dieu. Alors, tu condamneras la tromperie et l'erreur du monde, quand tu auras appris à vivre vraiment au ciel, quand tu mépriseras la mort apparente d'ici-bas, quand tu craindras la véritable mort, réservée aux damnés à ce feu éternel qui suppliciera jusqu'à la fin ceux qui lui seront livrés... Alors tu admireras ceux qui pour la justice souffrent un feu temporaire, et tu les estimeras heureux, si tu connais ce feu...

BILLET D'APOSTOLUS

# Le témoignage de la pensée

*A chaque époque le même problème se pose à l'Église : proposer la vérité qui demeure à des hommes qui changent. Comment trouver de quoi répondre aux nouvelles interrogations de la science et aux inquiétudes nouvelles de la conscience?*

*Problème délicat, problème multiple, mais qui n'est jamais proposé avec plus d'intensité que dans ces dernières décades. Car on vit rarement un ensemble de transformations aussi « révolutionnaires », aussi rapides et aussi universelles. Elles se sont produites (apparemment) en dehors de l'influence de l'Église, parfois même malgré les avertissements ou les remontrances de ses chefs. Et, de nos jours, ce qui s'oppose à l'action de l'Évangile, ce n'est pas avant tout ce qu'on pourrait nommer une hérésie, ni même une négation agressive — au moins en France —; c'est une pensée diffuse, immanente à tous ces nouveaux instruments que la raison s'est donnés (machines, institutions politiques, méthodes critiques), et qui tend à un système clos, totalement fermé au divin. Qu'on appelle ce système libéralisme, athéisme, rationalisme, idéalisme ou matérialisme, peu*

*importe ! il s'agit toujours d'une doctrine dont le foyer est le culte de l'homme fait Dieu et non pas l'adoration de Dieu fait homme.*

*Devant cette distance et ce désaccord, le devoir incombe à tout chrétien de rendre à la vérité un témoignage que puissent entendre les hommes de bonne foi qui la méconnaissent le plus. Or, nous pouvons dire qu'il y a deux méthodes, et deux méthodes seules, pour opérer l'alliance de la tradition et de l'actualité, de l'ancien et du nouveau, de la vérité et de la conscience. Deux méthodes, c'est-à-dire deux directions de pensée, deux types de démarche, deux solutions du problème.*

*La première méthode consiste à fixer* d'abord *et* avant tout *la pensée actuelle, à emprunter son langage, à se nourrir de ses principes, à s'imprégner de son esprit,* — puis *à se retourner vers la tradition,* — enfin *à rejeter tout ce qui, en elle, apparaît comme contraire à la pensée actuelle pour adapter le reste au progrès de l'esprit.*

*On obtient, en ce cas, une expression de la tradition où celle-ci ne saurait se reconnaître. Car, si l'expression est nouvelle, sa nouveauté signale une altération et non une précision, et si elle demeure identique, alors, pour des esprits avertis, elle perd son sens originel, car elle est défigurée et vidée de sa substance par une interprétation qui lui est contraire. De toute façon, le contenu de la tradition est exclu par le modernisme. Méthode des réformateurs hétérodoxes, qu'on nommerait plus justement des novateurs. Elle aboutit à donner à la religion une forme nouvelle contraire à la révélation, différente de celle qui a été voulue par le fondateur. C'est la méthode d'un Arius, d'un Luther ou d'un Loisy.*

*La seconde méthode consiste à fixer* d'abord et avant

tout *la tradition (qui est en somme l'histoire de l'identité de la vérité), afin de la bien posséder et de la bien comprendre dans ses formules comme dans son esprit, ou, plus exactement encore, dans l'esprit de ses formules,* — puis *à tourner les regards vers la pensée du monde où l'on vit et que nous appelons le monde actuel, à la connaître sous tous ses aspects dans sa lettre et dans son esprit,* — enfin *à discerner ce qui en elle est conforme et ce qui est contraire à l'esprit de la tradition, assimilant le premier élément, qui est substantiel, rejetant le second, qui est corrompu.*

*On obtient ainsi, ou bien une confirmation de la tradition et de son expression, — et partant une nouvelle intelligence de ses richesses, — ou bien une expression inédite qui ajoute une précision à l'exposition traditionnelle, et qui, permettant de la distinguer des doctrines voisines, mais corrompues, aide à la mieux posséder et pratiquer. De toutes manières il se fait par cette méthode une adaptation qui permet de présenter aux esprits engagés dans ce temps des vérités qui leur resteraient à jamais étrangères dans leurs anciennes formules.*

*Cette méthode est celle de ceux qu'on pourrait nommer les réformateurs orthodoxes, ou mieux encore des penseurs chrétiens. Elle aboutit à donner à la pensée religieuse une forme nouvelle qui en sauvegarde l'esprit et en assure la force. C'est la méthode d'un saint Athanase, d'un saint Thomas, d'un Newman.*

*Ces deux solutions et ces deux méthodes, que nous venons d'opposer schématiquement, peuvent présenter à première vue des ressemblances propres à égarer l'esprit. Il peut même se faire qu'un penseur croie adopter la seconde alors qu'il s'est engagé dans la première. Il peut surtout se faire qu'on glisse insensiblement de la seconde dans la première, et qu'on se trouve sans l'avoir*

*voulu dans le camp des adversaires, s'imaginant être à l'extrême pointe des apologistes. Et ceci nous invite à la prudence, soit pour juger ceux qui cherchent les formes neuves des vérités anciennes, soit pour soutenir notre propre tâche intellectuelle en cette même entreprise. Mais la prudence ne va pas sans courage. Nous devons regarder avec une acuité extrême les changements qui modifient la société contemporaine, pour rendre à la vérité ancienne ce témoignage nouveau, qui seul peut se faire entendre d'hommes que le passé ne retient plus et qui courent une bien dangereuse aventure loin de l'Évangile et de l'Église. Ce témoignage requiert de chacun cette pureté d'esprit chrétien qui rejette de la tradition tout alliage temporel, non transmissible, pour accueillir toute vivante nouveauté conciliable avec la foi. Entreprise délicate et même périlleuse, — mais entreprise indispensable, condition première de la rencontre des hommes de bonne volonté avec le christianisme éternel. Les vrais et loyaux ouvriers de l'esprit ont le droit de poursuivre cette tâche de conciliation sous le regard de la maternelle Église qui veille seule, par sa hiérarchie, à la pureté de la foi, mais veut également sans défaillance la transmission de la vérité.*

APOSTOLUS.

# Témoignage

## *Extrait d'un journal*

*1929*

**Samedi 5 octobre (6 h. 20 après-midi)**

*Versailles*

Seigneur, délivrez-moi des faux scrupules, j'entends de tous ceux que je me forme sans cesse au sujet de votre service et qui n'ont d'autre résultat que de sans cesse paralyser l'élan que je voudrais mettre à Vous servir. Car cet élan est là, Seigneur, je l'ai senti tout au long de ce jour : immobilisé chez moi par la grippe et la fièvre, privé depuis jeudi matin de la visite quotidienne que je Vous rends, il m'a suffi, au cours de cette matinée-ci, de rouvrir Massillon, de relire le sermon *Sur le Bonheur des Justes*, de penser au Baudelaire de *Mon cœur mis à nu*, pour éprouver, si inefficacement que ce soit, le sentiment qui porta saint Paul, aussitôt après votre apparition, à s'écrier : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » — Ce que moi je devrais faire, je le sais : je devrais me mettre aussitôt à ma première contribution à *Vigile* et y aborder ce thème de la spiritualité naturelle par l'office duquel Vous avez voulu me ramener à Vous, qui donc me permettrait peut-être d'aplanir pour Vous les voies en d'autres âmes. — Mais justement, Seigneur, cela même que je sens que je dois accomplir, je ne le puis si Vous ne me délivrez des faux scrupules. Faites, Seigneur, que si je vous invoque toujours dorénavant au seuil de tout travail, mais en particulier au seuil de ce travail-là, je recouvre cette marge de libre jaillissement hors de laquelle Vous savez bien que c'est ma faiblesse que de ne pouvoir œuvrer. Faites que je ne m'éprouve plus ligoté de toutes parts. Et sans doute je sais

bien que c'est ma faute et non celle d'autrui, que ces liens c'est moi qui me les impose ou qui, du moins, vais au-devant d'eux ; mais cela, c'est l'esprit de scrupule même. O, donnez qu'il se dépense en son lieu, qu'il s'applique tout à me purifier peu à peu de mes taches innombrables, que jusqu'au sein de ma pensée même il élimine les scories, les tics, les manies multiples, mais qu'il laisse passer le flot, qu'il ne mette pas obstacle au courant dans la mesure même où non seulement ce flot et ce courant n'ont plus pour objet que de Vous servir selon la vocation particulière qui m'est échue, mais où l'un et l'autre sont prêts à se rectifier et même à se supprimer si, après coup, de votre part leur est montré qu'ils ont tort. Guérissez-moi de cette pente dangereuse de ma nature qui consiste partout et toujours à *anticiper*. Faites qu'à force de vouloir agir pour le mieux, je n'en arrive pas à une vaine paralysie.

## *1931*

### Jeudi 19 février (10 h. 5 matin)

*Versailles*

Seigneur, rendez-moi à moi-même : *je me suis devenu extérieur*. Depuis le 3 janvier, parce que Vous habitiez en moi, j'avais oublié ce que c'est que d'être extérieur à soi-même : je sentais, je pensais, je parlais, je vivais du dedans ; parce que Vous m'occupiez, je ne connaissais plus ni distraction, ni langueur, ni ennui : me voici de nouveau désaffecté. Ce fut d'abord la résistance physique qui céda, mais si souvent déjà elle a cédé sans que l'âme en fût vraiment atteinte, et maintenant, par-delà le corps même, c'est l'âme qui dépérit et Vous appelle. Seigneur, en portant vos langueurs, Vous avez porté les nôtres : ah ! aidez-moi aujourd'hui à porter la mienne, car je ne puis plus, car je suis sans force aucune, et pourtant il me faudrait tant de force ! Vous savez que Vous m'avez ainsi fait qu'extérieur à moi-même, je n'existe pas, qu'extérieur à moi-même, à la lettre je ne puis plus rien soulever. D'innombrables petits indices me l'ont prouvé ces jours derniers, et qui tous signifient la même chose : la décroissance, l'abaissement de niveau, le reflux de l'esprit

de charité. Cette sensation généralisée de dégoût dont Vous m'aviez bienheureusement délivré : ce tout instinctif, tout involontaire mouvement de recul devant l'action, devant les êtres dont mes yeux enregistrent, avec quelle injustice, la monotonie et les tics, devant les mets auxquels je ne puis prendre sur moi de toucher, — et, par une contre-partie que je ne connais que trop, cette vaine violence dans l'assertion, dans les propos, cette manière de rendre fausses jusqu'aux choses vraies rien que par le ton dont on les profère, et la punition intervient aussitôt : on s'entend parler, moi qui ne m'entends jamais parler quand je parle du dedans, et, s'entendant parler, on se déteste. Seigneur, s'il y a une chose que j'ai toujours sue, c'est qu'il ne sert de rien de se haïr, et que, pour pouvoir le moins du monde aimer les autres, il faut commencer par s'aimer soi-même; et pour s'aimer soi-même, le premier pas, c'est de rentrer à l'intérieur, c'est d'être à soi-même rendu. Ah! Seigneur, Vous ne sauriez plus douter que mon âme ne soit à Vous : il y a quelques semaines, rue de la Paroisse, en revenant de la messe, brusquement, pour la première fois, m'apparut le sens sublime de l'expression courante : *rendre l'âme*. Oserais-je dire que mon âme Vous est à tel point rendue que la tentation même contre laquelle j'ai à lutter est de ne pas Vous demander de la reprendre aussitôt. Ce n'est pas que je souhaite anticiper, c'est encore moins que je souhaite quitter tant d'êtres qui me sont indiciblement chers, c'est qu'à telles secondes je suis comme déchiré et suspendu entre ciel et terre, c'est par-dessus tout que tout est comme il doit être tant que je ne suis pas désaffecté, mais que, désaffecté, je suis inutile à tous et à moi-même. Et, certes, je n'ignore pas que j'aborde à peine le cycle des épreuves que Vous me réservez, et ce n'est pas que je recule devant elles, c'est que dans chacune d'elles, au contraire, je voudrais être présent pour la vivre le moins mal possible et en extraire tout ce que Vous y avez inclus. Oui, disant ceci, je viens de nommer de son vrai nom mon mal d'aujourd'hui : *je suis absent de mes épreuves*, je suis, au sens le plus global du terme, une absence, et cette absence même me restitue ce qui m'est devenu le plus odieux : la *pseudo-disponibilité*, cette pseudo-disponibilité dont nos contemporains sont si fiers, et à la faveur de laquelle, chez moi, la distraction, la langueur, l'ennui s'infiltrent. Seigneur, je ne

veux plus être disponible que pour Vous et pour ceux qui peuvent avoir besoin de moi, — pour tout le reste, je veux être tout concentré et tout agissant. Seigneur, Vous m'avez donné les prémices de la contemplation en marche, et je sais bien que ma nature est telle que dès que je m'arrête, autrement que de ces arrêts que la contemplation en marche suscite, ce n'est plus la contemplation mais la stupeur qui m'envahit et m'habite. Ah! Seigneur, rendez-moi à moi-même en me réhabitant, Vous, en m'occupant tout entier!

## *1935*

### Lundi 15 juillet (9 h. moins 10 matin)

*La Celle-Saint-Cloud*
*La Petite-Châtaigneraie*
Jardin

*Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix...*
(Évangile selon saint Jean, XIV, 27.)

La paix... Jamais mieux peut-être que ce matin je ne sens, je ne goûte la plénitude avec laquelle ne cesse de s'accomplir cette promesse du Christ. Qu'il est beau, qu'il est, comme toujours, souverainement approprié que ce soit sur le verset que s'ouvre la première des trois Oraisons préparatoires à la Communion. Dans la Communion, Dieu nous donne sa paix, et parce qu'à partir de la Communion Il est, et, si nous le voulons, Il demeure en nous, la paix nous est laissée. O la paix de l'action de grâces : au plus intime de l'âme, cette vitre diaphane, immaculée, sur laquelle d'abord, pendant le tête-à-tête absolu avec Dieu tout invisible et tout présent, rien ne se pose, puis derrière laquelle, variant au gré des jours et des intentions, apparaissent tels êtres aimés, saisis dès ici-bas dans leur essence même, devenus, à l'image de la vitre, eux aussi transparents. O la lenteur des pas du retour, cette vénération comme blottie avec laquelle on se refuse à précipiter, à secouer en quoi que ce soit l'ineffable! O la densité d'un silence tout ensemble protecteur et protégé! O le si pur amour dont on embrasse du regard ceux qui avec vous viennent de communier!

*Pax*... C'est aujourd'hui le trentième anniversaire de Sœur Gabriel, pour qui ce matin j'ai communié. Un des luxes de notre foi, et celui-là peut-être incompréhensible en dehors d'elle, consiste à opérer ainsi de temps à autre des actes tout gratuits, à offrir ainsi de temps à autre notre Communion pour une âme dont nous aurions besoin qu'elle communiât pour nous, mais qui n'a nul besoin que nous communiions pour elle... *Pax* : c'est la devise bénédictine, mais dont la douceur de notre foi, — une douceur bien autrement précieuse que le luxe même auquel je viens de faire allusion, — c'est qu'elle étende son bienfait bien au-delà de l'Ordre même, qu'elle l'étende à tous ceux qui laissent le Christ ouvrir en eux cet espace où il consent à habiter. Mais n'ajoutons rien : de cette paix-là, saint Paul n'a-t-il pas dit qu'elle passe tout entendement?

## *1935*

### Samedi 7 septembre (10 h. 20 matin)

*La Celle-Saint-Cloud*
*La Petite-Châtaigneraie*

**Bibliothèque**

> *... afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers...*
> (Épître aux Philippiens, II, 10.)

Fléchir le genou, chaque jour davantage sentir le besoin de le fléchir, ne plus très bien comprendre comment l'on peut vivre autrement qu'agenouillé, — c'est cela, Seigneur, qu'en ce moment Vous êtes en train de faire en moi, et qui à tel degré m'emplit d'action de grâces que presque j'en suis paralysé pour toute autre action que celle-là.

C'est dans la petite église de La Celle-Saint-Cloud — cette église où, le matin du dimanche 16 juillet 1927, en relisant d'un bout à l'autre l'Évangile selon saint Jean, tout pour moi non seulement commença, mais (je ne devais m'en rendre compte que plus tard) intérieurement s'accomplit, cette église

pour moi depuis combien d'années pleine de combien de souvenirs — qu'un récent matin Vous m'inspirâtes que je ne pouvais plus rester debout pendant ces instants où, ayant déjà quitté sa place, l'on attend son tour pour accéder à l'agenouillement à la Sainte Table; — et le jour suivant, au cours de la matinée, ayant éprouvé le désir de relire, en me rendant au village, le début de l'admirable *Voile de Véronique* de Gertrud von Le Fort, au passage où, à Rome, dans l'église Santa-Maria sopra Minerva, la petite Véronique regarde de loin sa tante Edelgart « agenouillée là-bas parmi les autres fidèles » qui assistent à la messe, je rencontrai cette phrase : « *Es sah aus, als würde sie am liebsten den steinernen Boden der Kirche küssen* — On eût dit qu'à tout elle eût préféré baiser le sol dallé de l'église », et à ce moment précis la phrase traduisait de façon si exacte la secrète aspiration de tout mon être. Ce matin-là, Vous le savez, Seigneur, j'étais avec déchirement le lieu de tant d'insolubles si proches de moi, logés en tant de créatures qui me sont si chères, pour lesquelles à ce moment précis il me semblait que je ne pouvais plus rien, et comme, peu de jours après, toute-puissante, votre grâce, elle, savait tout résoudre! et, dans le sentiment de cette impuissance momentanée, nulle action mienne ne retenait à mes yeux aucune valeur, sinon celle à laquelle j'aspirais, sinon de baiser, dallé ou non, le sol de n'importe laquelle des églises sans nombre où Vous résidez. Dans quelque situation que ce soit, quand nous ne pouvons plus rien faire, ne nous reste-t-il pas de pouvoir nous agenouiller, et peut-être cet agenouillement entre-t-il, pour si peu que ce soit, dans le fait que ce soit Vous qui preniez la situation en main, Vous qui aussitôt faites tout, et alors notre agenouillement devient cet agenouillement de l'action de grâces dont je voudrais tant que plus jamais il ne s'interrompît en moi.

Ce n'est que ce matin que le verset de l'*Épître aux Philippiens* me revint à la mémoire, et ce n'est donc que ce matin que je pris pleine conscience du lien qui rattachait le centre de gravité de toute ma vie religieuse actuelle à la parole de saint Paul. (A cause de l'amour qu'il porte à la liberté de démarche de chacune de ses créatures, Dieu permet ainsi souvent qu'au début nous ayons l'illusion d'assumer une initiative lorsque simplement nous nous trouvons obéir à l'une

quelconque de ses injonctions jusque-là négligée.) Tout occupé par le verset et comme absorbé en lui, je recourus au contexte, et celui-ci est si capital que je veux tout de suite le transcrire : « Ayez en vous les sentiments dont Jésus-Christ a été animé : quoiqu'il fût en forme de Dieu, il n'a pas regardé comme une proie de s'égaler à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes, et en se montrant sous l'aspect d'un homme; il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. »

« *Quoiqu'il fût en forme de Dieu, il n'a pas regardé comme une proie de s'égaler à Dieu...* » Ah! si seulement les incroyants et tant de croyants eux-mêmes pouvaient, savaient et voulaient *entendre* (dans toutes les acceptions du mot *entendre*) tout ce que ce verset contient et signifie! De toute éternité, Jésus-Christ était Dieu, et, étant Dieu, l'étant sur la terre non moins qu'au plus haut des cieux, cependant « il n'a pas regardé comme une proie de s'égaler à Dieu ». Ainsi donc, égal à Dieu, Dieu lui-même, le Verbe ne veut pas de lui-même « s'égaler » au Père. Existe-t-il dans tout le Nouveau Testament une leçon, mieux encore un exemple que l'homme devrait prendre davantage à cœur, et existe-t-il, hélas! leçon, exemple qui par l'homme soit plus complètement méconnu et oublié? Tout le drame humain pivote autour du *Eritis sicut dii*, vous serez tels des dieux, de la *Genèse*. Ce fut toujours et cela reste toujours la tentation majeure de l'homme, une tentation presque invincible, et qui même semble, hélas! d'autant plus malaisée à vaincre que par ailleurs, sur un plan rien qu'humain, l'homme se situe plus haut dans l'échelle humaine. Et pourtant l'exemple ici lui vient du seul de tous les hommes qui vraiment est Dieu. — « Comme une proie » : ô la merveille de cette expression que sûrement Dieu lui-même inspira à saint Paul et qui, ici, ne s'applique pas moins à cet autre drame humain qui toujours tant me frappe : le drame de l'*anticipation*, de ce besoin si fort chez l'homme de toujours, et dans les domaines les

plus sacrés, vouloir indûment anticiper. A cet égard, la parole de saint Paul fut remplie à la lettre de nos jours par la sainteté de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, une sainteté dont la voie même consiste dans le refus de toute « proie », le refus de jamais *anticiper*.

Seigneur, faites que toujours je fléchisse le genou, que jamais je n'oublie que votre nom est au-dessus de tout nom.

Charles Du Bos.

# Les Universitaires Catholiques et le sens du témoignage

Chaque année, dans la semaine pascale, les Universitaires Catholiques de France se réunissent en une grande assemblée paroissiale pour prier dans une unanimité parfaite et aussi pour étudier quelque problème intéressant leur vie spirituelle ou leur vocation d'enseignants. Les Journées tenaient cette année leurs assises à Paris, et elles sont dès maintenant un des grands souvenirs de ce cycle, qui sera historique, des Journées, par leur éclat exceptionnel, le nombre des participants, la solennité des cérémonies liturgiques, certes, mais surtout par l'exacte correspondance entre l'accent donné à la prière commune et le thème choisi pour les rapports et les discussions : union au sacerdoce et témoignage.

Les Journées s'étaient ouvertes par une ordination extraordinaire consentie à la demande de la paroisse universitaire. Dans la Basilique métropolitaine de Notre-Dame de Paris, le Cardinal Verdier a conféré la prêtrise à un ancien instituteur, et le sous-diaconat à un ancien élève de l'École Normale Supérieure et à un agrégé de l'Université. La foule universitaire, appartenant aux trois ordres de l'enseignement public, qui se pressait sous la voûte de la cathédrale des cathédrales était vraiment un peuple chrétien associé à la liturgie, et la prière devenait, comme aux premiers âges, la prière publique, la confession commune, la supplication collective. C'était la paroisse universitaire tout entière qui offrait trois des siens, et non des moins brillants et des moins aimés, à l'Église du Christ. Jamais le chant des lita-

nies des saints sur les corps étendus n'avaient eu une telle résonance dans les âmes : c'étaient vraiment des frères qui imploraient pour leurs frères. Tous ces enseignants témoignaient, en affirmant publiquement leur foi dans le sacrement de l'Ordre, et ils se voulaient unis à tous les membres du corps du Christ et tout spécialement au sacerdoce.

La bénédiction de ce mardi de Pâques, les grâces de cette ordination formèrent comme le climat religieux des séances d'études qui suivirent : et cette liaison concrète du spirituel et de l'intellectuel est à elle seule un beau témoignage. Ce fut, en effet, autour de l'idée chrétienne de témoignage que furent centrés rapports et réflexions. M. Jean Guitton, brillant espoir de la philosophie chrétienne (et qui en des ouvrages remarqués nous a fait repenser l'idée d'éternité dans saint Augustin et l'idée de tradition chez Newman), nous fit une leçon magistrale sur le témoignage en général. Le christianisme, expliqua-t-il, est la tradition d'un témoignage. Parce que d'autres ont vu, en qui nous avons confiance, nous croyons. La philosophie chrétienne devrait donc faire de l'idée de témoignage l'une de ses idées essentielles. Une logique neuve serait à créer, qui permettrait peut-être un renouvellement et un enrichissement de l'apologétique. Cette logique se demanderait dans quelle mesure des témoignages peuvent établir une certitude. Pascal, dans quelques fragments des *Pensées*, a été le précurseur de cette logique, et il s'est essayé à montrer comment la convergence de témoignages différents, l'accord de témoins variés pouvait servir à établir et à prouver une vérité qui serait crue sans être vue. Le christianisme, par exemple, est au point de rencontre de trois ordres de témoignages : témoignage des prophètes d'Israël, témoignage des apôtres qui virent le Christ dans la chair, témoignage enfin de l'Église enseignante, de ses docteurs et de ses saints. Et tous témoignent que le Christ est Dieu. Ainsi l'apologétique échapperait peut-être au double danger d'un fidéisme sentimental et aveugle et d'un rationalisme sec et sans saveur pour les âmes. Jean Guitton, poussant plus profond son analyse, étudia ensuite la psychologie du témoin, qui n'est pas le spectateur d'un événement indifférent, mais qui sent sa responsabilité engagée dans ce qu'il a vu et entendu ; un témoin ne vaut pas par lui-même, mais par le message qu'il

a reçu, et il doit s'appliquer à laisser transparaître dans ses paroles et dans sa vie une présence qui le dépasse. Le témoignage est donc une connaissance lourde de sens spirituel, et c'est tout un programme de vie chrétienne que renferment ces simples mots : le chrétien témoin du Christ. Enfin Jean Guitton, avec une tranquille hardiesse, s'aventura jusque dans la théologie et montra comment l'idée de témoignage pouvait nous laisser soupçonner quelque chose du mystère de la Trinité, dans l'intimité de laquelle le Père, le Fils et l'Esprit se rendent témoignage l'un à l'autre.

M. René Savatier, distingué professeur à la Faculté de droit de Poitiers, étudia et en juriste et en chrétien « le droit et le devoir de témoigner ». Il analysa la situation concrète d'un universitaire catholique dans la France de 1937. Il montra comment le respect de la neutralité scolaire est pour lui un devoir de loyauté qui ne restreint en rien son devoir de témoigner. Les universitaires servent la neutralité dans sa vraie signification lorsqu'ils l'empêchent de devenir cette « irréligion d'État » dont Paul Bert lui-même ne voulait pas. La neutralité est d'ailleurs un contrat liant aussi l'État, qui s'engage à ne pas avoir de doctrine officielle, qui veut n'imposer aucune vérité dogmatique à ses instituteurs et à ses professeurs, d'un mot qui se refuse à être un pouvoir spirituel. Il suffit de comparer la condition des maîtres français à celle des maîtres soviétiques obligés d'enseigner le marxisme et celle des maîtres nazis obligés d'enseigner le racisme, pour comprendre que le pays de la neutralité peut être en même temps le pays de la liberté, celui qui met le moins d'obstacle au témoignage catholique. Usant de leur liberté en dehors de leur classe, les catholiques de l'enseignement public sont dans la logique du droit républicain en vigueur.

Mlle Viellot montra ensuite comment le maître catholique, obligé par loyauté à se taire, a gardé cependant la meilleure part. Car le témoignage qui va le plus profond, celui qui est le plus apostolique, n'est pas le témoignage des paroles et des discours, « qui risquent d'abîmer Dieu », mais

le témoignage d'une vie donnée, consacrée, dont la tranquille générosité force les plus sceptiques et les plus malveillants à s'interroger et à s'inquiéter : quelle est la source cachée de tant de droiture et de dévouement? Mais, pour témoigner, il faut aimer : c'est donc un grand amour de l'école publique, un grand amour de sa vocation d'enseignant qui préparera l'instituteur et le professeur à être des témoins.

Enfin les Universitaires Catholiques évoquèrent, pour conclure sur un exemple concret, un témoin disparu, un de ceux qui, entrés dans la paix de Dieu, sont les grands répondants de leur action. En demandant à M. Malaurie de venir leur parler de Léonard Constant, les Universitaires catholiques témoignaient de leur foi dans la Communion des Saints : ils comprenaient aussi ensemble que même un jeune mouvement comme le leur a besoin d'une tradition et qu'il a très vite des vertus de fidélité à pratiquer. Léonard Constant, beau modèle de professeur catholique, fut de cette jeunesse du Sillon dont nous voyons bien maintenant que les folies et les souffrances ont été voulues par la Providence pour enraciner dans la douleur et le sacrifice l'éclatant renouveau chrétien d'aujourd'hui. Léonard Constant est mort le 23 octobre 1923 en Rhénanie, martyr de la charité, en secourant des blessés, parmi les agitations séparatistes. Les Universitaires catholiques qui se font dans notre société les champions des collaborations nécessaires qui se refusent à diviser et à opposer, ne pouvaient avoir de meilleur intercesseur auprès de Dieu que ce collègue qui est mort parce qu'il aimait la paix et la fraternité.

Des cérémonies religieuses aux séances d'études, méditations religieuses et rapports trouvaient sous l'idée de sacerdoce et l'idée de témoignage l'idée plus profonde d'*unité*. Unité de la hiérarchie et des fidèles, du sacerdoce et des croyants dans un échange continuel de services et de prières, dans la confession du même Christ. Le témoin, de son côté, n'est un témoin que par son *union* au Christ : quand le Christ n'est pas présent dans le témoin, le témoignage défigure le message. Union enfin des croyants et avec ceux qui

errent et avec ceux qui cherchent, car le témoignage n'a de sens que s'il faut encore le porter au plus épais de la foule qui ne sait pas encore ; le témoignage nous rend responsables de tous nos frères ; nous ne pouvons pas garder pour nous des paroles de vie ; le témoignage est au principe de la générosité et de l'apostolat. Unité, sacerdoce, témoignage ne sont-ils pas une seule vie et une seule vérité dans la prière sacerdotale du Christ ? Le Christ rend témoignage à son Père de son unité avec lui ; il fait de tous ses témoins des prêcheurs d'unité, car il ne doit y avoir qu'un seul troupeau, puisqu'il n'y a qu'un seul Christ. Et enfin le Christ se montre ainsi à nous comme la réalisation parfaite et du prêtre et du témoin. Aussi ne nous étonnons pas que les Universitaires Catholiques aient choisi pour se dire à eux-mêmes le sens secret de leur vocation la parole évangélique : « Qu'ils soient uns comme nous sommes uns. » Dans un monde divisé contre lui-même, ils portent le témoignage pacifique et lumineux de l'unité.

Étienne Borne.

# Préparation à la vie

## Une expérience belge

Depuis longtemps on organise pour les collégiens des retraites fermées de types forts différents. Beaucoup de maisons d'éducation ont leurs traditions, quelques-unes leurs routines.

En Belgique, il a semblé que le moment était peut-être venu de sortir de la période des essais et de se servir des expériences de tous pour proposer des méthodes qui soient l'application vivante au milieu collégien de la discipline des Exercices Spirituels.

Ce fut l'honneur de la J.E.C. d'avoir réfléchi à ce problème, puis d'en avoir hardiment réalisé une solution neuve et féconde. Pas pour ses membres seulement : ce serait très peu apostolique. Dans ses meilleures réalisations, l'Action catholique ne doit-elle pas dépasser ses propres cadres? Ainsi, les méthodes pratiquées par la J.E.C. se sont-elles peu à peu étendues à nos collèges.

Nous voudrions dire comment le problème a été posé et résolu, donner ensuite la technique générale des réalisations.

### I. — Le Problème

Il y a deux ans, la J.E.C. avait posé la question suivante : *Comment passionner la masse des étudiants pour le Catholicisme?* Nous laisserons aujourd'hui de côté la réponse qu'elle donnait au sujet des étudiants de l'enseignement secondaire officiel. Nos pensées, pour l'instant, vont aux élèves de nos collèges libres : leur situation ne nous permet pas de nous livrer à un optimisme sans limites, loin de là.

Malgré tout le dévouement et tout le temps dépensés à leur formation, la majorité des collégiens qui grandissent ne découvrent pas et n'estiment pas comme il le faudrait la valeur vitale du catholicisme. Nos enquêtes nous l'ont prouvé

maintes fois. N'avons-nous pas entendu les membres du Congrès International de l'enseignement libre catholique, réunis à Bruxelles en 1933, l'avouer loyalement, sans contradiction sérieuse.

Il ne s'agit évidemment pas d'exigences impossibles. Mais n'est-il pas humiliant de voir tant de travaux aboutir à des résultats par trop médiocres, et ne sommes-nous pas obligés de tendre vers le mieux?

A cette indifférence spirituelle de tant de nos collégiens, le Congrès de Bruxelles offrait comme principal remède un nouveau plan du cours de religion. Idée intéressante, proposée par un maître de première valeur. Mais nous connaissons des professeurs qui donnent un cours de religion presque parfait et dont les élèves n'échappent pas pour autant au mal à guérir. Les cours restent des cours, fragmentaires et subis. Il manque à la classe le loisir et le recueillement nécessaires pour s'arrêter, faire la synthèse et y réfléchir longuement. De plus, le cours de religion est surtout un enseignement, un éclaircissement de notions et de doctrines. La chose à dire, nous avons raison d'en faire l'objet de nos préoccupations; mais ne nous imaginons pas que la scolastique des hommes de quarante ans enthousiasme des adolescents. L'important est de convaincre, d'entraîner les auditeurs, de jeter le pont entre la doctrine catholique et la vie des jeunes étudiants au moment où leur jeunesse s'épanouit. Pour y parvenir, il faut plus de psychologie que de raisonnement.

Peut-être objectera-t-on que les instructions du supérieur, l'influence des professeurs, les exhortations entendues à la Congrégation, la direction de conscience existent déjà pour faire passer l'enseignement dans la vie. Nous n'y contredirons pas, mais nous croyons que, précisément, pour rendre plus féconde l'action de ces moyens ordinaires, il est besoin à certaines heures d'un renouvellement, d'une cure plus prolongée, d'un choc plus décisif, d'un silence plus profond.

A ce problème primordial et difficile, nous ambitionnons de donner une solution complète, non pour quelques privilégiés seulement, mais pour toute une classe, tout un milieu. L'Action catholique nous a appris à nous défier des solutions exclusivement bonnes pour l'élite. Nous croyons à l'élite, mais dans la masse et à son service. Nous écartons donc les méthodes qui auraient pour résultat de détacher de la

masse un certain nombre de « bons sujets », en laissant les autres à l'écart. Les classes forment un milieu réel : c'est ce milieu qu'il faut revigorer tout entier, illuminer de radieuses clartés et entraîner pour de nouvelles étapes.

## II. — Solution générale

Il faut donc trouver le moyen d'amener les collégiens distraits et saturés à la découverte du catholicisme.

N'est-ce pas une erreur fréquente de prendre comme point de départ le dogme, qui n'intéresse pas encore? Il faut s'appuyer *sur les étudiants eux-mêmes*, leur découvrir les meilleurs désirs de leur jeunesse, poser en pleine lumière les questions qu'ils pressentent, creuser profondément leur âme et y jeter un catholicisme qui réponde à leur attente en la dépassant infiniment.

Or, il est trois questions de nature à intéresser tous les étudiants qui grandissent. Celle de leur *adolescence* : que signifie cette fermentation en eux des idées et des sentiments, cette conscience pleine d'étonnement qu'ils prennent peu à peu d'eux-mêmes et du monde? *L'orientation* de leur vie ensuite : les circonstances rendent plus difficile par moments l'accès des carrières, les parents s'inquiètent, les camarades manifestent parfois leur embarras. Que faire de sa jeunesse? Comment trouver sa vocation?

Troisième question : *l'entrée dans le monde*, mystérieux comme un pays inconnu, et attirant presque comme le paradis.

Exposons donc ces trois questions, arrêtons les étudiants à ces carrefours. Ne resteront inattentifs que les mauvais et les imbéciles : ils sont rares dans le milieu qui nous occupe. Les autres auront les yeux et le cœur ouverts. C'est le moment béni où il s'agira de donner la solution chrétienne à ces trois problèmes. Si nous trouvons, avec l'aide de Dieu, les mots qu'il faut pour dire la merveilleuse rencontre entre l'attente des jeunes et la religion de Dieu, l'impression sera décisive, le pont jeté sur l'abîme, et on ne parlera plus de divorce entre le Christ et les jeunes gens.

Mais, pour ces trois exposés, il faut du temps, des audi-

leurs délivrés de tous autres soucis, un milieu favorable au silence et au recueillement, un prédicateur ayant longuement réfléchi à ces graves problèmes : en un mot, *il faut des retraites fermées*.

Voilà comment nous en sommes venus à proposer que les collèges organisent pour leurs élèves, pendant leurs années d'études, trois retraites fermées : retraites d'adolescence, d'orientation, de fin d'études.

Ces retraites se font pendant le trimestre et sont organisées pour toute une classe, hors du collège de préférence, dans une maison adaptée. Elles ne constituent pas une parenthèse dans la vie des étudiants, mais se présentent au contraire comme le sommet de toute une ascension. Préparées par le dévouement des éducateurs, au cours de longs mois quelquefois sans soleil, elles se continuent dans la vie ordinaire et permettent d'achever l'année en beauté. Elles sont à la fois point d'arrivée et point de départ.

Les collèges ont fait bon accueil à ces propositions : cette année seront ainsi organisées cinquante retraites d'orientation et d'adolescence, sans compter les retraites de fin d'études devenues tout à fait de règle. L'autorité diocésaine de Tournai a même recommandé officiellement à tous ses collèges la pratique des trois retraites. Et nous ne connaissons aucune institution qui ait abandonné cette méthode par déception, après l'avoir essayée.

### III. — Les retraites de rentrée

Et les retraites de rentrée? nous objectera-t-on. Elles ont leur utilité. Elles permettent de réparer les brèches des vacances, de constituer dès les premiers jours un bon esprit dans la communauté.

Mais suffisent-elles? Elles s'adressent à un public trop nombreux et trop mélangé pour qu'on puisse y appliquer la méthode des Exercices Spirituels de saint Ignace, que recommande le Pape; le prédicateur n'a pas d'ordinaire le loisir de voir, en particulier, tout son public. Ajoutons aussi qu'elles sont trop proches des vacances pour qu'on puisse ressaisir fortement les esprits. En un mot, elles ne sont ni assez silencieuses, ni suffisamment adaptées. Ne ressemblent-elles pas plus à des missions qu'à des retraites? Franchement,

elles aussi devraient souvent être rajeunies. Qu'on en finisse une bonne fois avec des auditoires qui groupent ensemble de vifs enfants de sixième et des jeunes gens de première, raisonneurs, quelquefois même blasés. Il faudrait aussi bien choisir les prédicateurs, leur demander des instructions adaptées et les aider à obtenir la visite, si importante, des étudiants pendant tous les temps libres, même pendant les classes, si on croit devoir en maintenir dans l'horaire.

### IV. — Les retraites d'adolescence

Elles ont pour but de donner à un groupe d'adolescents la juste vue des problèmes de leur âge. Faut-il dire qu'il ne s'agit évidemment pas d'initiation sexuelle, mais bien de poser largement le problème de la personnalité ?

Il y a deux moments dans cet exposé. On commencera par révéler les adolescents à eux-mêmes en leur dépeignant leur état : des types instables qui recherchent leur équilibre et leur centre ; de jeunes hommes découvrant les autres hommes et le monde entier, désireux de se dépasser toujours pour se donner à plus haut qu'eux. Jouir ou servir : que choisiront-ils ?

Au deuxième temps, on se demande si le catholicisme apporte quelque chose à des garçons de seize ans. De toute son âme, on tâche de leur montrer comment il comble, en les dépassant, leurs désirs les plus intimes.

Ils cherchent un centre : quelle redécouverte *personnelle* du fondement des Exercices !

Ils veulent se dépasser toujours et posséder le monde entier : on leur répondra que le monde est trop petit pour eux ; qu'ils doivent renoncer à toute chose créée aimée pour elle seule. « Passez par le portique austère du renoncement, leur dirons-nous, pour retrouver toute la création, pour posséder et la terre et le ciel. »

Ils veulent se donner : quelle joie de leur expliquer la charité fraternelle, l'Église, l'Apostolat, l'Action catholique !

Ils veulent des actes : dans le grand acte de la Messe, c'est toute la synthèse du don de Dieu et du don de l'homme qu'on leur fera voir.

Et quand tout l'horizon est ainsi largement éclairé, on en revient à eux-mêmes pour les délivrer d'eux-mêmes. Comme

devise, on leur livre cette formule dynamique : « Mieux se conquérir pour mieux se donner. »

Nous venons de dire comment nous procédons nous-mêmes quand nous avons le bonheur de diriger des retraites de ce genre. Mais nous serions effrayés si nous étions suivis à la lettre par des confrères : chacun doit apporter son expérience de la vie et ses thèmes lyriques. Les mêmes idées, il faut donc les présenter loyalement dans la vue particulière qu'on en a acquise, peut-être bien durement. N'est-ce pas en livrant humblement son âme qu'on a peut-être le plus de chance de saisir à fond des adolescents à la recherche non de froides théories, mais d'exemples de vie?

A quel moment faut-il placer cette retraite d'adolescence? En quatrième, on risque de s'adresser à des élèves encore trop jeunes. Pour le grand nombre, c'est bien le moment de l'éveil des sens, mais il s'agit, dans la retraite d'adolescence, de voir plus loin et de poser dans toute son ampleur le problème de la personnalité. Des élèves de quatrième croiront peut-être saisir, mais ne comprendront pas, n'étant pas encore parvenus à l'adolescence intellectuelle. Mieux vaut, semble-t-il, s'adresser aux élèves de troisième : les premières surprises sont passées, les idées passionnent, le désir de synthèse se fait jour.

### V. — Les retraites d'orientation

Le deuxième centre d'intérêt pour des adolescents est celui de leur avenir. Que faire de sa vie? D'où l'ancienne pratique des retraites dites « de vocation ». Mais on les faisait en première, tout à la fin des études. Il était quelquefois pénible de prêcher ces retraites, à cause de leur succès même. Des jeunes gens vous disaient : « Si j'avais fait cette retraite plus tôt, que de bêtises évitées! » D'autres se reprenaient à songer à une vocation sacerdotale éclipsée par les difficultés passagères de la première adolescence. Était-ce sérieux? Le prédicateur ne pouvait le discerner à coup sûr..., et d'ailleurs, à quoi bon? Le jeune homme avait déjà choisi : comment revenir sur une décision déjà suivie de démarches? Quelle mélancolie surtout de voir tous ces jeunes gens se décider enfin à un gros effort spirituel au moment précis où la dis-

parition toute proche des soutiens du collège allait leur rendre la tâche bien plus difficile.

Des éducateurs de valeur conçurent l'idée de placer la retraite de vocation en seconde. Ainsi pourrait-on vérifier le sérieux de ceux qui choisiraient une vocation plus exigeante; de plus, la dernière année d'étude se trouverait-elle placée sous le signe de la retraite réussie. D'autre part, la liberté des vacances se charge de contrôler la valeur des nouvelles orientations. Les emballements se tassent et les résolutions sérieuses se confirment.

Ce serait pourtant une erreur de décider irrévocablement de sa carrière dès la seconde, sous la conduite d'un guide occasionnel, fût-il de grande expérience. Aussi parlons-nous plutôt de retraite d'orientation. On examine les routes accessibles, on soupèse ses ressources, ses déficiences; et on décidera soi-même en dernière année d'étude avec l'aide des éducateurs ordinaires, le conseiller spirituel, les parents, les professeurs.

Il est inutile de donner des indications sur les sujets de la retraite d'orientation, car ils sont mieux connus. La prise de contact avec l'auditoire est plus facile dans ce cas, puisqu'il s'agit d'une préoccupation plus matérielle. On reprendra d'abord les thèmes de la retraite d'adolescence en les adaptant : vocation de l'homme sur terre, vocation du chrétien. Puis on en vient à la vocation personnelle de chacun et on applique les principes développés tant à la vocation sacerdotale qu'à la vocation familiale. En terminant, on revient à l'apostolat : « Tous coopérateurs de Dieu, à quelque poste qu'Il nous veuille! » Qu'on nous permette une remarque qui paraîtra peut-être étrange : entendre bien parler du mariage fortifie les vocations sacerdotales.

### VI. — Les retraites de fin d'études

De ces retraites, dont la méthodologie est plus connue, nous ne dirons pas grand'chose. Elles existent presque partout. Il n'est que de les désigner par le nom qui leur convient. On les disait « retraites de vocation ». En fait, souvent elles n'avaient plus rien à orienter, puisque les déterminations étaient prises. On souhaiterait que ces retraites soient diri-

gées par des prêtres en contact avec les milieux dans lesquels les jeunes gens vont entrer. Toutes tendues vers l'avenir, elles appellent la parole d'un prêtre au courant de la vie qui commence plus que celle qui finit. Sinon, elles ne répondront pas à la méthode que nous préconisons au cours de cet article : elles ne feront pas le pont entre la doctrine et la vie.

Nous sera-t-il permis d'ajouter qu'à notre humble avis, des trois retraites proposées, la plus importante est la retraite d'adolescence — et c'est la moins répandue —, la moins décisive est la retraite de fin d'études — et elle existe partout.

### VII. — Remarques d'ordre pratique

1. A quel moment de l'année faut-il organiser ces retraites? Pour les retraites de fin d'études et d'orientation, la question est déjà résolue : elles prennent place, pendant l'année scolaire, dans les activités régulières du collège. Certains semblent hésiter pour la retraite d'adolescence. Pour nous, il n'y a plus d'hésitation possible. Il s'agit d'atteindre toute une classe, de l'empoigner pour la mettre tout entière devant le problème religieux; puis, après, d'exploiter le résultat obtenu dans la conduite quotidienne du groupe. Réunir tous les élèves, les influencer dans leurs amitiés habituelles, obtenir la présence des difficiles, des fils de familles peu chrétiennes : est-il possible de réaliser tout cela pendant les vacances? Nous ne l'avons *jamais* vu.

D'autre part, le commencement de l'année scolaire nous paraît peu propice pour des retraites fermées : l'esprit de la classe n'est pas formé, le professeur ne tient pas encore ses élèves en mains; et le moment est bien occupé par la retraite de rentrée qui s'adresse à toute la communauté. Nous proposons donc le troisième trimestre, avec ses beaux et longs jours favorables aux récréations et à la bonne humeur de tous.

2. Dans toutes ces retraites, avant d'exposer les points de vue spéciaux, il est nécessaire de proposer d'abord la méditation des fins dernières. Quelques instructions loyales sur ces sujets délivreront plus d'un hésitant; de plus, on s'assu-

rera ainsi le temps nécessaire pour prendre contact avec le groupe.

3. Sans une certaine qualité de silence, pas de retraite possible. Pour l'obtenir, il faut le demander, mais plus encore le favoriser. Il est de loin préférable que chaque retraitant ait sa chambre. Après chaque instruction, tous y retournent pour faire réflexion et prendre des notes. Les temps libres se placent, en conséquence, non avant, mais après les instructions. Des récréations animées et suffisamment prolongées favorisent le recueillement du reste de la journée. Nous ne voyons pas l'utilité de la lecture pendant les repas.

La chapelle est au centre de ce silence vivant où Dieu parle. Pour l'y conserver sans brisure, nous conseillons de faire ailleurs les instructions.

Les jécistes ont un rôle essentiel à jouer dans la protection du silence nécessaire : on les y préparera. Quant au prédicateur, il ne peut exercer lui-même la surveillance, toute loyale d'ailleurs, qui consistera surtout en une politique de présence. La présence d'un assistant lui est donc nécessaire. Certaines maisons de retraite y pourvoient, et d'ailleurs dans notre cas la question ne fait pas difficulté, puisque nous supposons les élèves accompagnés par leur professeur.

4. Pour éviter à des adolescents une tension trop rude et trop artificielle, nous conseillons, en plus des récréations avec parties sportives, des cérémonies impressionnantes, des processions, des chœurs parlés, un feu de joie... Si nous donnons cet avis, ce n'est pas concession à la misère humaine, mais compréhension meilleure de tous les désirs de la jeunesse. Nous ne concevons guère la possibilité de retraites en silence complet *pour les adolescents*. D'ailleurs, n'est-il pas intéressant de leur procurer en retraite l'occasion d'exercer la charité fraternelle et de s'entraîner mutuellement à une retraite fervente? Et comment concevoir l'action des jécistes sans de bonnes récréations?

5. Les *temps libres* sont, après chaque instruction, les temps de silence, de réflexion et de prière. On aura soin d'en profiter pour les visites au prédicateur, mais surtout pour faire prier, avec des mots à soi et suivant les inspirations de l'Esprit-Saint. Des visites spontanées et individuelles au

Saint-Sacrement auront leur place tout indiquée en ces moments.

6. Le Saint-Sacrifice de la Messe doit être le centre vivant de toute la retraite : la participation qu'on y apportera devra gagner en ferveur et en intensité au fur et à mesure que les journées passent. Mieux vaut, semble-t-il, ne pas donner d'instructions avant le déjeuner : l'attention fraîche du matin sera ainsi uniquement retenue par la sainte Messe, où les retraitants offriront avec le Christ leur nouvelle ferveur. En invitant à la communion, soyons discrets, notamment le premier jour.

7. Le prédicateur sera choisi entre cent, riche de doctrine *vivante,* avec de fines antennes pour comprendre et deviner les retraitants. Ils devront retrouver en lui, apaisés et résolus, leurs troubles et leurs incertitudes.

Les visites au prédicateur sont indispensables au succès profond de la retraite. Normalement, il tâchera d'obtenir deux visites : la première, pour établir le contact ; la seconde, pour contrôler les résolutions. Bien souvent, la première visite se terminera par la confession. Mais là surtout le prédicateur sera prudent : il ne manquera pas de faire venir au bon moment un autre confesseur étranger au milieu des retraitants.

8. Quant à la durée de ces retraites, nous lisons dans l'Encyclique *Mens Nostra*, sur les Exercices Spirituels, « qu'il ne faut point trop l'abréger, si l'on veut recueillir les avantages que promettent les Exercices ». Tenons-nous-en à la pratique courante qui impose un minimum de trois jours pleins. Tel est d'ailleurs le désir du Saint-Siège, qui requiert ce minimum pour l'obtention de privilèges spirituels annexés aux retraites. Nous préférons cependant commencer la retraite un matin plutôt qu'un soir.

9. Ces retraites ne doivent pas être placées sous le signe de la J.E.C. Mais les Jécistes seront le ferment qui soulèvera toute la pâte : à eux, pour une bonne part, de disposer leurs compagnons de classe à la retraite, de solliciter des prières, notamment dans les communautés religieuses, pour le succès de la retraite ; de préparer récréations et feu de joie.

De plus, toute retraite qui réussit donne aux convertis le

désir de conquérir les autres. « *Tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* » Il est donc nécessaire de parler de la J.E.C. en fin de retraite : ne pas le faire serait ne pas comprendre son temps.

### VIII. — Après la retraite

Il ne servirait pas à grand'chose de prendre des résolutions dans l'enthousiasme de la retraite, si on ne s'efforçait pas de les tenir. Le vrai travail n'est qu'amorcé en retraite : il doit se poursuivre dans la suite. Quels moyens recommander pour conserver les fruits de ces jours bénis?

*a*) la direction de conscience : un des soins du prédicateur sera de la recommander très instamment aux retraitants. Il leur demandera s'ils ont un conseiller spirituel et les aidera au besoin à en choisir un. Il les engagera tous à montrer les résolutions qu'ils ont prises à leur conseiller, immédiatement après la retraite;

*b*) les notes de retraites consignées avec soin pendant la retraite dans un carnet solidement cartonné offriront une lecture stimulante à faire de temps à autre;

*c*) un livre de méditations acheté en retraite deviendra livre de chevet; un souvenir de retraite encadré et placé dans la chambre de chacun ne sera pas sans efficacité;

*d*) le contact sera soigneusement établi entre la retraite et la vie qui reprend : les thèmes prêchés serviront de lumière au cours de religion, aux instructions du supérieur, aux exhortations et surtout à l'attitude du professeur vis-à-vis de sa classe comme de chacun de ses élèves en particulier;

*e*) la section jéciste saura utiliser les bonnes volontés nouvellement acquises, sans leur laisser le temps de se dissiper;

*f*) après deux mois, on instituera la « fin du rodage avant la libération des moteurs », c'est-à-dire une récollection au collège pour les retraitants, guidée par le prédicateur qui a dirigé leur retraite. Elle comprendra notamment un examen de conscience familier et vivant, puis la visite au prédicateur.

*g*) Nous sommes certains que la méthode employée en retraite fera tache d'huile et qu'elle aidera les éducateurs non seulement dans leurs cours de religion et leur action spécifiquement religieuse, mais aussi dans les autres domaines

de l'enseignement et de l'éducation. Les retraites ne sont pas « la » solution de tous les problèmes, mais elles donnent le choc sauveur et proposent une attitude qui peut influencer toute la formation de la jeunesse.

A ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas convaincus par notre exposé de l'opportunité, disons même de la nécessité de ces retraites vraiment adaptées, nous demandons bien simplement d'essayer, persuadé qu'il n'est aucune de leurs objections qui tiendra en face du bien que réalisent ces retraites. Notre théorie est sortie de l'expérience et demande d'être vécue. Nul doute d'ailleurs que Dieu daigne déjà bénir abondamment l'effort qui s'est déployé chez nous en ce domaine.

Louvain, le vendredi saint 1937.

A. Mignolet,
Aumônier général de la J.E.C.

# *Notre enquête*

## Vie paroissiale et mouvements spécialisés

### La mission des ouvriers chrétiens et le clergé paroissial

La Paroisse, c'est l'Église plantée en pleine vie laïque, au milieu du monde des affaires, des usines, des magasins, des foyers, des spectacles... pour christianiser toute cette vie humaine, afin qu'elle serve à la plus grande gloire de Dieu.

C'est la différence qu'il y a entre un monastère perdu dans la solitude et la paroisse : celle-ci ne vise pas seulement à sauver les âmes d'un territoire, en *dépit* de leur milieu et en *dehors* de leurs occupations, mais elle veut les sanctifier et les sauver *dans* ce milieu et *par* ces occupations que Dieu leur impose.

C'est qu'en effet, pour ces laïcs habitant dans cette paroisse, leurs travaux, leur profession, leurs relations naturelles... ne sont pas un petit moyen de se sanctifier, ajouté aux sacrements, qu'ils pourraient prendre ou laisser selon leur fantaisie... Non ! c'est leur fonction *obligatoire*, leur vocation ; — c'est leur manière à eux d'être chrétien, de glorifier Dieu, de faire avancer son Règne dans le monde... c'est la matière première de leur vie religieuse et apostolique.

*a*) C'est leur manière à eux *d'être chrétien*, car leur destinée éternelle est inséparable de leur destinée temporelle

C'est dans cette dernière que l'éternelle se prépare, se construit, se réalise.

Pour un jeune travailleur, par exemple, être chrétien, c'est être chrétiennement un bon *fils*, un bon *ouvrier*, un bon *citoyen* dans des conditions de vie très précises, en dépit de difficultés très concrètes, en contact avec un prochain très défini. Croire qu'on pourrait être chrétien sans tenir compte de ce cadre et de ces obligations providentielles serait une erreur.

*b*) C'est leur manière à eux de *faire avancer le Règne de Dieu* dans le monde. En effet, la propagation de la vérité et de la grâce dans l'humanité a été confiée d'abord aux apôtres et à leurs successeurs, et ensuite à tout chrétien.

Le clergé a la mission d'enseigner la vérité, et de distribuer aux âmes la vie surnaturelle... Mais cette vérité n'est pas une vérité vivante tant qu'elle reste à l'état de concepts dans les esprits... Il faut qu'elle inspire, informe, anime toute la vie humaine, les attitudes, les mœurs, les relations des hommes entre eux.

Or ceux-là *seuls* qui mènent cette vie ordinaire, qui fondent des foyers, qui sont dans les affaires, etc., peuvent réaliser par leur action cette « incarnation » de la vérité et du surnaturel sans laquelle il n'y a pas de christianisme.

De plus, il nous faut bien voir que cette « incarnation » du divin dans le monde, dans la vie concrète des hommes, est la mission *propre* aux laïcs et que nous ne pouvons remplir à leur place.

C'est leur manière à eux d'être apôtre, témoin de la vérité. C'est la forme *première* de leur apostolat — avant même de nous aider à faire le catéchisme ou des conférences — ; c'est la pierre de touche de toutes les autres formes d'apostolat qu'ils peuvent exercer *ensuite, en plus*, mais *non d'abord*... car c'est en vain qu'un homme prêche la vérité s'il la dessert, que dis-je, s'il en entrave l'incarnation par sa conduite.

« Le Saint-Père désire tant voir croître le nombre de ceux qui, *dans le champ propre de leur activité et l'exercice de leur profession*, non seulement appliquent les principes de la morale chrétienne, mais *trouvent dans leur profession elle-même un moyen puissant d'exercer un saint apostolat.* » (Lettre du Cardinal Pacelli au Commandeur Ciriaci, 16-10-32.) Est-ce clair?

Si donc le chrétien laïc ne remplit pas sa mission, sa tâche, sa responsabilité, à la place que la Providence lui a marquée dans la société... il manquera quelque chose d'essentiel à l'Église. On aura peut-être une façade chrétienne, mais pas une paroisse vraiment chrétienne.

Notre mission, notre rôle, à nous, clergé paroissial, sera donc essentiellement de les *instruire* et *sanctifier* de manière qu'ils sachent, qu'ils veuillent et qu'il puissent remplir leur mission propre et irremplaçable. Nous y reviendrons dans un instant.

Ceci compris, il faut encore nous rendre compte que les difficultés rencontrées par nos paroissiens dans un monde laïcisé (précisément par défaut d'incarnation de la vérité dans la vie), que ces difficultés sont telles qu'ils ne peuvent y vivre leur christianisme, y remplir leur mission, leurs responsabilités, s'ils ne sont pas groupés, organisés *d'abord* sur ce terrain de leur destinée temporelle, de leurs activités propres... que c'est donc leur devoir et leur droit (1).

Si donc on veut que la christianisation, la conquête d'une paroisse soit réaliste et opérante, il faut nécessairement grouper les « militants » (et la masse qu'ils encadreront) par « milieu » social homogène. Sinon, l'effort d'éducation ou de conquête laissera de côté les neuf dixièmes de la vie réelle, faite d'habitudes de penser, de sentir, d'agir qui sont fonction de ce milieu. C'est ce que souligne M. le Chanoine Guerry.

*L'apostolat des mouvements spécialisés appelle tout particulièrement une organisation; d'abord pour la* formation, *puisque celle-ci se fait collectivement et organiquement; ensuite, pour*

(1) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de syndicats ou autres organisations indispensables sans doute, mais directement temporelles. Il s'agit, répétons-le, de se grouper et organiser exclusivement pour vivre en chrétien *complet*, dans sa destinée temporelle. C'est le domaine propre de l'Action catholique.

l'action, *puisque le but est de transformer un milieu. Comme l'a dit fortement Mgr Bruno de Solages, pour cela l'action de l'individu est insuffisante, non pas seulement parce que l'ampleur du résultat à atteindre dépasse les forces d'un seul, mais parce que sa nature complexe est hétérogène à une activité purement individuelle, même multipliée. L'addition d'efforts nombreux ne peut suffire ; il faut la coordination des efforts. L'apostolat adapté à la situation n'est pas seulement l'apostolat individuel, mais l'apostolat organisé.* (L'Action Catholique, *de M. le Chanoine Guerry, p. 316.*)

C'est ce que disait déjà, sous une forme plus concrète, M. le Chanoine Cardyn, dans son *Manuel*, en 1925 :

*La J.O.C. estime que le problème de la formation morale, religieuse, sociale et professionnelle de la masse des jeunes travailleurs est insoluble sans une* organisation nationale puissante, qui groupe tous les jeunes *travailleurs, dès la sortie de l'école, qui les tire de l'isolement et de l'abandon, qui les aide à se former, à se défendre, à se protéger, — qui veille à leur tutelle au travail, en route vers le travail, au retour du travail; qui supplée à la famille absente ou défaillante... qui puisse étudier tous les problèmes posés par la vie et par le travail des jeunes ouvriers, qui puisse être le mandataire reconnu de l'adolescence salariée auprès des patrons, des autorités publiques, des organisations ouvrières, qui contribue à créer tous les services nécessaires à l'éducation, à la sauvegarde et à la défense des jeunes travailleurs.*

Bien entendu toutes ces raisons valent, et peut-être *a fortiori* pour les jeunes travailleuses groupées dans la J.O.C.F. Enfin cette organisation adaptée et puissante est sans doute plus nécessaire, plus importante encore pour les adultes (hommes et femmes), parce que c'est des adultes que viendra l'influence décisive sur le « milieu », et, vu l'importance croissante de la classe ouvrière dans la société moderne, on peut penser que c'est *surtout par une élite ouvrière* que le pays sera sauvé.

Aussi bien la hiérarchie a, en quelque sorte, assumé, « canonisé » le mouvement ouvrier chrétien (L.O.C). Elle l'a mandaté pour que, sous la conduite de l'Église, il rende possible à chaque travailleur cette vocation, cette mission

d'apostolat, que nous avons vu être inséparable de la qualité de chrétien.

Et si la *paroisse*, disions-nous en commençant, c'est l'Église plantée au milieu de la vie laïque... l'organisation d'Action catholique c'est, dans l'espèce, encore l'Église, — l'Église faite ouvrière, par exemple, et poursuivant son œuvre *dans* et *par* les chrétiens laïcs. Paroisse et mouvements spécialisés sont donc corrélatifs et *complémentaires* ; ce sont deux aspects, deux formes nécessaires et inséparables de l'Église.

En effet, si l'organisation propre aux laïcs chrétiens est nécessaire, la collaboration étroite, intime, et en quelque sorte quotidienne du clergé *paroissial* lui est absolument indispensable.

Parce que c'est là où les militants de ces mouvements habitent qu'ils doivent mener une partie importante de leur action : quartier, foyer, etc...

Parce que c'est là où ils habitent, où ils ont plus de loisir, qu'ils vont pouvoir normalement mettre au point leur action, se rendre compétents, acquérir ce qui leur manque, puiser aux sources de la vie spirituelle : doctrine, grâce et vie du Christ.

Or, plus le clergé est proche de leur domicile, plus ces militants auront la possibilité de puiser auprès de lui ce dont ils ont besoin pour remplir leur mission. D'où l'importance d'un centre sacerdotal tout proche : *la Paroisse!*

*Ce que les militants attendent du clergé paroissial.*

1° Puisque l'Église donne à ces travailleurs une mission sans laquelle le Royaume de Dieu n'arrivera pas dans cette masse des travailleurs, puisque pour cela ils ont besoin de nous... c'est donc notre devoir de connaître les conditions de vie, les difficultés qu'ils ont à surmonter, les réformes mêmes qui s'imposent pour que leur vie chrétienne, leur mission soient possibles.

2° Réalisant alors ce qu'est leur vie réelle, — c'est à nous de *les aider* à y faire pénétrer le surnaturel, la divine Charité ; — c'est à nous de les mettre en contact avec la pensée du

Maître et avec sa vie même, au sein de l'éternelle Trinité; — c'est à nous *d'intérioriser* le mouvement, de surnaturaliser toute leur vie quotidienne, toute l'activité que leur demandera le mouvement; — c'est à nous de les aider à tout juger du point de vue de Dieu, de son plan sur le monde, — à la lumière de l'Évangile et des enseignements de l'Église, — du point de vue de la collaboration qu'il leur demande pour que son Règne arrive.

3° Pour cela, il nous faut bien comprendre que nous ne devons pas partir *a priori* de nos formes de vie spirituelle ou de piété à nous (ou à certaines catégories de personnes qui ne vivent pas dans leur milieu) pour les leur imposer... mais qu'il faut partir de *leur* vie, de leurs devoirs à eux, de leurs responsabilités providentielles, de *leur mission*, en un mot... pour en dégager une piété, une ascèse, une règle de vie, une charité adaptées à leur vocation particulière.

C'est ainsi que la direction de conscience prendra leur vie obligatoire comme « matière première » de leur vie religieuse... comme le modeste pain qui doit devenir hostie consacrée. C'est alors que la religion les intéresse et les enthousiasme, lorsqu'elle leur apparaît comme *le levier de toute leur existence,* comme *le levain qui pénètre et transfigure tout.*

Alors se réalise vraiment l'*unité* de leur vie, de leur deux destinées, éternelle et temporelle; ils vont à l'église se rapprocher de Dieu et s'offrir à sa gloire, mais c'est *en vue* de leur vie concrète et de leur travail; et, d'autre part, ils vont à leurs occupations, à leur travail, mais c'est pour en faire une *prière* et un *apostolat*. Cette fois nous y sommes : il n'y a plus de cloison étanche, la religion est *dans la vie.*

4° Enfin, convaincus nous-mêmes que la conquête des jeunes travailleurs, par exemple, est impossible sans une puissante organisation adaptée, *savoir en convaincre* toutes les bonnes volontés dans la paroisse, car c'est de cette unanimité que dépend le succès; encourager donc tous ceux qui le peuvent à adhérer à leur mouvement d'Action catholique, ou du moins à y collaborer.

Autant qu'on le pourra, on fera de même pour les paroissiens des autres milieux : bien connaître leur destinée temporelle, leur vocation, ce que Dieu attend d'eux pour que son règne arrive dans cette zone d'humanité et les en rendre le plus possible capables.

De la sorte, on assurera à la paroisse une véritable « unité » organique... car il n'y a pas d'harmonie possible si chacun n'apporte pas dans le concert sa note propre, particulière, si chacun ne remplit pas sa mission, de même qu'il n'y a pas de santé pour le corps si chaque organe n'est pas à sa place et ne remplit pas sa fonction. Là est la véritable unité d'une paroisse, celle qui respecte la variété et la complexité de la vie; — unité dans la multiplicité organique, c'est ce qui constitue l'ordre.

Assurément, le rôle du clergé paroissial ainsi compris est assujettissant, mais combien fructueux! D'ailleurs, cette tâche proprement sacerdotale demande moins un temps considérable qu'un *état d'esprit*, une *orientation*, qui fait qu'on donne la *première* place dans ses préoccupations à cette œuvre de formation de l'élite et qu'on ne perd jamais de vue le but poursuivi de pénétration du milieu ouvrier, de façon à y adapter sans cesse son action éducative.

D'ailleurs bien des exemples prouvent, à travers le pays, que lorsqu'on s'est bien mis en face du problème de la conquête des masses et de la mission des laïcs, les prétendues oppositions entre Paroisse et Mouvements spécialisés s'évanouissent, et que la Paroisse est finalement d'autant plus vivante qu'elle soutient davantage la tâche propre des paroissiens.

Abbé Georges Guérin,
*Aumônier général de la J.O.C.*

# LECTURES

## *FORMATION ET VIE*

La vie est élan, dynamisme en perpétuelle action. La « forme » de l'être vivant n'est pas donnée d'un seul coup, elle ne se réalise que progressivement sous de multiples influences. Et c'est ce qui donne à l'homme, chez qui cette évolution est, en partie, consciente et libre, le pouvoir de se former et de contribuer, par l'éducation, à la formation de ses enfants. Aussi l'éducation ne consiste-t-elle pas à imposer des cadres rigides — encore que l'obéissance aux lois véritables de la nature humaine et de sa fin surnaturelle lui impose des règles certaines —, mais à favoriser le développement vital de l'individu, à le faire perpétuellement se dépasser lui-même selon l'ordre providentiel.

C'est du point de vue de leur valeur vitale que nous apprécierons les livres que nous avons à recenser.

### *Formation des époux et des parents*

1. Abbé J. Viollet : *La loi chrétienne du mariage, Prescriptions et défenses.* Éd. Mariage et Famille, Paris, 1936; 1 broch. de 52 pp., 3 fr.
2. *Le livre d'or de la famille chrétienne.* Texte du R. P. Janvier. Illustrations en couleurs de M^lle^ Odette Pauvert. Paris, Éd. d'Art de la Garantie Moderne, 1935. 1 vol. 25 × 20 de 40 pp. Éd. luxe : 30 fr. Éd. ordinaire : 20 fr.

3. R. P. Charmot : *La mésentente conjugale, ses effets sur l'éducation des enfants.* Éd. Mariage et Famille, Paris, 1936; 1 vol. de 152 pp., 7 fr. 50.
4. Chanoine R. de Castries : *Pour la formation religieuse de la mère chrétienne.* Allocutions publiées par le R. P. Masson, O. P. Introduction par Albert Rivaud, professeur à la Sorbonne. Paris, Spes. 1 vol. de 276 pp., 12 fr.
5. Marguerite Baur : *L'Enfant qui sera prêtre.* Paris, Spes, 1 vol. in-8° couronne de 96 pp., 5 fr.
6. Marguerite Duportal : *L'Art de donner des défauts aux enfants.* Lyon, Vitte, et Paris, Éd. Mar. et Fam., 1 vol. de 150 pp., 6 fr.
7. J. Burret : *Éducation et Forces vives.* Paris, Bonne Presse, 1935; 1 vol. de 230 pp.

L'enfant existe d'abord en puissance dans ses parents, et non pas seulement, comme on pourrait le croire, quant à son organisme physique. Les qualités spirituelles, elles aussi, se transmettent, indirectement par la génération, directement par l'éducation.

1. C'est pourquoi nous signalons en premier lieu le petit livre de l'abbé Viollet sur *La loi chrétienne du mariage.* C'est la meilleure mise au point de la « méthode Ogino ». Cette brochure, qui aurait pu n'être qu'un exposé de casuistique assez stérile, met au contraire en grand relief cette idée, la seule juste et féconde, que l'amour chrétien « n'est pas une réalisation toute faite... Il faut que les époux aient la volonté de s'enrichir moralement et spirituellement... qu'ils apprennent à dominer les appétits inférieurs ».

2. Mentionnons le *Livre d'or de la famille chrétienne*, dont le texte est dû au R. P. Janvier, qui expose avec une simplicité magistrale les grands éléments de la doctrine chrétienne du mariage et de la famille. Le livre est fort bien présenté. Malheureusement, les illustrations nous paraissent d'un académisme bien figé et peu expressif.

3. La qualité spirituelle de l'amour chrétien est seule en

mesure d'assurer l'harmonie du foyer et d'éviter les pernicieux *effets de la mésentente conjugale sur l'éducation des enfants*. Sur ce sujet angoissant, le R. P. Charmot, S. J., a écrit un livre d'une grande finesse, qui donnera aux parents un sentiment très vif de leurs responsabilités.

4. La mère est la principale éducatrice, et de tout temps l'Église a attaché une importance capitale à la formation religieuse des mères chrétiennes. A cette tâche s'était consacré, à Poitiers, le chanoine de Castries, dont le R. P. Masson a publié les conférences d'une haute tenue doctrinale.

5. Les parents qui ont le désir de voir un de leurs fils prêtre trouveront dans le livre de Mme Baur d'excellents conseils remplis d'un parfait sens chrétien, qui les aideront à élever leurs enfants pour Dieu.

6. De Mlle Duportal, les parents apprendront à réagir contre les erreurs les plus courantes en éducation.

7. Plus important est l'ouvrage de Mlle Burret, qui contient beaucoup de richesses d'expérience, d'amour de la tradition, d'intelligente compréhension de notre temps, de sympathie pour l'âme enfantine, malheureusement livrées au petit bonheur, sans aucun plan décelable. Retenons ce principe excellent : la meilleure préparation de l'avenir consiste à utiliser le présent (p 21).

### *Formation psychologique, intellectuelle et morale*

Voici maintenant des ouvrages plus spécialisés dans l'une ou l'autre de ces trois directions, mais qui doivent être groupés, car la formation intellectuelle n'est, en fait, guère séparable des autres, et réciproquement :

8. C. G. Jung : *Conflits de l'âme enfantine, La Rumeur, L'influence du père*, traduit de l'allemand par L. Devos et Olga Raesvky. Paris, éd. Montaigne. 1 vol. de 80 pp.
9. Dr Gilbert Robin : *Les troubles nerveux et psychi-*

*chiques de l'enfant, Guide pratique de dépistage et d'orientation éducative.* Paris. F. Nathan, 1936 ; 1 vol. de 328 pp., 15 fr.

10. M. Lavarenne, professeur agrégé au lycée Condorcet : *Voulez-vous que vos enfants soient de bons élèves?* (*Le Bréviaire des parents.*) Neuilly, éd. Lavarenne, 1936; 1 vol. de 240 pp., 20 fr.
11. E. et M.-B. Godéchoux : *Comment lutter contre la paresse scolaire de l'enfant intelligent.* Paris, éd. J. Vautrain, 1935; 1 vol. de 128 pp., 8 fr.
12. Chanoine H. Pradel, directeur de l'École Massillon : *Les loisirs des jeunes.* Préface du Gal de Castelnau. Paris, Spes, 1937; 1 vol. de 240 pp., 9 fr.
13. L. Riboulet : *La discipline préventive et ses éléments essentiels.* Lyon-Paris, Vitte, 1935; 1 vol. de 192 pp.

8. Malgré la notoriété de l'auteur, psychanalyste connu, et bien que les études ici traduites présentent un certain intérêt comme contribution à l'étude du symbolisme sexuel, on ne peut s'empêcher d'y constater l'absence totale de hiérarchie des valeurs, même au simple point de vue psychologique. De toutes façons, on en réservera la lecture à des éducateurs extrêmement avertis.

9. Le livre du Dr Robin s'adresse également à des éducateurs avertis. Mais il leur rendra de grands services. On sait que le souci principal de l'auteur, déjà manifesté dans des ouvrages antérieurs, est de dépister les causes physiologiques et éducatives de ce que l'on appelle couramment les « défauts ». Ici, il s'agit non seulement des défauts, mais des troubles graves. Le principal mérite de ce guide pratique est de prouver que les choses ne sont pas simples, et qu'il faut se garder d'idées trop arrêtées et de classifications simplistes lorsqu'on a affaire à des enfants difficiles. Mais nous devons lui adresser un grave reproche : certes, il ne nie pas les fins spirituelles de l'homme, mais il ne leur est cependant pas ouvert; or cela nous paraît être une grande erreur, même du point de vue médical. N'est-il pas vrai, en effet, que bien souvent la meilleure thérapeutique des affec-

tions étudiées consiste à orienter le sujet vers un idéal — et je ne parle pas exclusivement d'un idéal religieux — dont le dynamisme polarise les fonctions et les activités ?

10. Très volontiers nous recommanderons aux parents l'ouvrage de M. Lavarenne, qui est un excellent manuel d'hygiène physique et mentale. Ils y verront que c'est bien souvent à l'intérieur de leur foyer que doivent être prises les mesures qui assureront la fécondité du travail scolaire de leurs enfants.

11. Dans le même ordre d'idées, la brochure de E. et M.-B. Godéchoux indique plus spécialement les moyens pédagogiques à prendre pour remédier aux insuccès de beaucoup de « paresseux ».

12. M. le chanoine Pradel, qui avait précédemment consacré un livre aux « devoirs de vacances des parents », leur offre aujourd'hui de précieux conseils pour diriger leurs enfants au cours de « toutes les heures qui ne sont pas prises par le travail, les exercices religieux et le sommeil », c'est-à-dire précisément toutes celles où ils gardent entièrement la responsabilité de l'éducation; heures où il faut bien se garder de « mettre la morale en congé ».

13. L'étude de M. Riboulet est une présentation de cette bonne vieille discipline qui fait « le bon renom des maisons d'éducation ». C'est donc un système autoritaire qui est préconisé, mais tempéré par l'atmosphère de famille et de joie inspirée de Don Bosco (cf. p. 23). On regrette un peu que, dans la discussion, les moyens en faveur dans les écoles dites nouvelles paraissent *tous* englobés dans l'épithète méprisante de « méthodes libertaires »; ceux qui veulent aider l'enfant à faire son éducation en lui donnant de vraies responsabilités — et pas seulement en cherchant à le « pénétrer du *sentiment*... de ses responsabilités » (p. 83) — devront-ils tous être tenus pour des « partisans de l'anarchie à l'école » (p. 17) ?

### *L'adolescence*

14. Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques. *Médecine et adolescence.* Lyon, Lavandier, 1936; 1 vol. in-8° écu de 314 pp., 15 fr.
15. Jules Renault : *Nos adolescents.* Paris, Lethielleux, 1936; 1 vol. de 142 pp.

14. Les problèmes médicaux et psychologiques de la puberté sont étudiés de façon extrêmement compétente dans le volume publié par le groupe lyonnais dont on a déjà loué ici les précédents travaux sur la « *médecine* et l'*éducation* ».

15. Un livre de plus sur l'adolescence, plein de bons conseils à l'usage des parents.

### *Formation religieuse*

16. E. Poppe, prêtre : *La direction spirituelle des enfants,* avec un appendice sur la direction des grands. Averbode, Belgique, Bonne Presse, secrétariat de la Croisade Eucharistique, 1936; 1 vol. de 100 pp.
17. Chanoine P. Glorieux, professeur au grand Séminaire de Lille. Pour les aumôniers jocistes, *Ars artium.* Paris, librairie de la J.O.C., 12, avenue Sœur-Rosalie, 1936; 1 vol. de 176 pp., 5 fr. 50.
18. Mgr A. Bros : *La Démonstration chrétienne.* Paris, de Gigord, 1936; 1 vol. petit in-8, illustré, cartonné, 288 pp., 14 fr.
19. Raymond et Madeleine Chasles : *La Bible et les Jeunes.* Paris, Spes, 1936 ; 1 vol. in-8 couronne de 320 pp., 15 fr.

16. A la formation générale que donne le catéchisme, il est absolument indispensable que l'éducateur religieux, le prêtre avant tout autre, joigne une véritable direction spirituelle, amorcée déjà au catéchisme, continuée ensuite individuellement au confessionnal. Excellente brochure de

M. l'abbé Poppe sur ce point essentiel qui mériterait que nous y insistions, si la place ne nous manquait.

17. Excellent ouvrage aussi de M. le chanoine Glorieux sur la direction non plus des jeunes enfants, mais des jeunes ouvriers. Très riche de doctrine et visant une formation des militants à la vraie vie intérieure, conçue d'une manière positive.

18. *La Démonstration chrétienne* n'est qu'un manuel d'apologétique destiné aux grands élèves. Mais c'est un manuel de première valeur, s'attachant aux démonstrations positives plus qu'à la réfutation des objections. Un choix de beaux textes chrétiens et de belles illustrations enrichit heureusement l'ouvrage. — N'est-il pas insuffisant que le fait de la Résurrection du Christ soit traité en six lignes ? (p. 220)

19. Le but des auteurs de *La Bible et les Jeunes* est d'inviter les éducateurs, spécialement les chefs scouts et les cheftaines de louveteaux ou de guides, à utiliser la Bible et à la faire connaître, non pas en donnant des leçons d'histoire sainte, mais en en pénétrant toute l'éducation dans les jeux, les avis, le palabres, etc... On trouvera ici un répertoire pratique tout à fait inédit et d'une inépuisable richesse.

### *Livres pour les jeunes gens*

Tout l'effort des éducateurs serait vain si les jeunes ne collaboraient eux-mêmes à leur propre formation dont ils sont les principaux artisans. Les livres suivants sont destinés aux mains des jeunes gens :

20. L. Honoré, S. J. *Plus haut les jeunes !* Paris, Tournai, Casterman, 1 vol. in-12 de 172 pp., 7 fr. 50.
21. Abbé Guillaume : Aux aînés du collège, *Pour devenir des hommes*, manuel d'éducation physique, intellectuelle et morale. Paris, Spes, 1936 ; 1 vol. in-8 couronne de 224 pp., 10 fr.
22. Chanoine Dequin, supérieur du Petit Séminaire de

Chauny : *Je suis séminariste*. Paris, Desclée de Brouwer, 1 vol. in-32 de 132 pp., 4 fr.

23. J.E.C.F. (E.P.S.) : *Nous... et notre cœur*, souvenir du 6e congrès national, 1936. Paris, éd. de la J.E.C.F., 241, rue Saint-Martin. 1 vol. de 80 pp., 10 fr.

24. Mgr Tihamer Toth : A la jeunesse catholique, *La chaste Adolescence*, traduit du hongrois par l'abbé Marcel Grandclaudon, 3e éd. revue et augmentée. Mulhouse, éd. Salvator, Paris-Tournai, éd. Casterman, 1937; 1 vol. de 256 pp., 15 fr.

25. Mgr Tihamer Toth : *La religion et la jeunesse*, traduit du hongrois par la Comtesse de Mariassy. Mulhouse, Salvator ; Paris-Tournai, Casterman, 1937 ; 1 vol. de 230 pp., 15 fr.

20. On fera lire volontiers le livre du P. Honoré, S. J., écrit en principe pour des collégiens de 15 ans. C'est clair, alerte, bien fait pour répondre aux questions de cet âge. Conseils excellents notamment sur le travail intellectuel. Quelques incorrections pénibles : « les passions vinculent (*sic*) les puissances » ! (p. 114)

21. Plus touffu, mais aussi plus riche et philosophique est l'ouvrage de M. l'abbé Guillaume. Sa présentation originale oblige le lecteur à la réflexion personnelle sur des questionnaires détaillés. Les grands collégiens qui voudront prendre la peine de lire et de réfléchir apprendront à se connaître et à se diriger.

22. Toute simple et pratique est la brochure de M. le chanoine Dequin destinée aux petits séminaristes de tous les âges. — La lecture du ch. VIII nous a rappelé qu'il existe dans la pédagogie des collèges un problème des promenades. La promenade est en principe un exercice de détente, et voilà qu'on est obligé de proposer au jeune garçon d'y exercer la vertu de mortification pour n'y pas voir une corvée ! (pp. 43-45)

23. Aux jeunes adolescentes, le gracieux volume publié par

la J.E.C.F., en souvenir de son 6e Congrès national, rendra les plus grands services en leur proposant de façon bien vivante un bel idéal de pureté, joie et dévoûment.

24. Le succès obtenu par l'ouvrage de Mgr Tihamer Toth (14 éditions hongroises, traduction en plus de dix langues) indique que c'est un livre pratique. Il est en effet vivant, rempli d'anecdotes concrètes, d'exhortations vibrantes d'émotion, tout cela bien apte à faire concevoir à des jeunes gens le désir de rester ou de redevenir purs. Pourtant ce livre nous paraît appeler d'importantes réserves. La description avec insistance des maux engendrés par l'impureté relève du système pédagogique discutable de l'îlote. — On fait appel à la volonté de l'adolescent, ce qui est bien; mais il y a peu de chose sur l'humilité et la confiance nécessaire en la grâce de Dieu. Est-il admissible que sur 250 pages d'exhortations à la chasteté, 8 pages seulement soient consacrées aux secours surnaturels et à la fréquentation des sacrements ? — La confession mensuelle (p. 226) ne paraîtra-t-elle pas insuffisante à la plupart des directeurs de conscience qui, à la suite de Timon David, recommandent la confession bi-mensuelle, sinon plus fréquente ? — Il n'y a pas un mot sur la dévotion à la Vierge. — Enfin, on n'indique guère aux jeunes gens que c'est par l'allure générale de leur vie, et notamment par le don de soi à un apostolat, par le dévoûment à quelque chose de grand, qu'ils sauvegarderont la pureté de leur âme. Car la chasteté ne peut être isolée de la formation totale.

25. L'ouvrage du même auteur sur la religion et la jeunesse est lui aussi rempli de traits frappants, d'apologues et d'anecdotes. Mais c'est aux dépens du contenu doctrinal. Nos jeunes Français ont besoin non seulement d'exhortations, mais d'idées. De plus, l'atmosphère de ce livre est plutôt défensive que vraiment vitale.

### *La préparation au mariage*

26. Association du Mariage Chrétien, n° 14 : *La Vie nous appelle*, vocation familiale et préparation au

mariage. Paris, éd. Mariage et Famille, 1936; 1 vol de 192 pp., 15 fr.

27. François Charmot : *L'Amour humain, De l'enfance au mariage*. Paris, Spes, 1936; 1 vol. in-8 écu de 336 pp., 12 fr.

26. Le mariage est une *vocation* et c'est cette idée qui a fait le centre des rapports présentés au dernier congrès de l'Association du Mariage Chrétien. On y remarquera surtout l'étude doctrinale de M. le chanoine Dermine. Les autres rapports examinent comment on peut, dans la pratique, orienter les enfants et les jeunes gens vers cette idée de vocation familiale.

27. Au début de cette chronique, nous parlions de la qualité spirituelle de l'amour conjugal. C'est à cette qualité spirituelle que doit tendre tout l'effort de formation en vue du mariage. Le livre du P. Charmot sur *L'Amour humain, de l'enfance au mariage*, n'est pas seulement un bon livre; c'est un livre beau et grand, dont nous regrettons bien de ne pouvoir parler plus longuement. Du moins, nous dirons que c'est un livre que tous les parents et tous les éducateurs devront désormais avoir lu, et médité, et même contemplé : la partie centrale, en effet, sans quitter le point de vue de l'amour humain, nous élève à propos de la fécondité de la vie, du père, de l'épouse, de la souffrance, jusqu'aux sources divines de l'amour. « Il y a quelque chose de mieux à faire que de se taire sur l'amour quand on élève des enfants », c'est, en effet, de le montrer dans sa beauté et sa fécondité divines. Les chapitres plus directement pratiques sont aussi très réussis, et l'auteur y fait preuve d'un jugement sûr et clairvoyant. Applaudissons à cette déclaration de principe : « Ce n'est que par lâcheté qu'on prétend impossible au XX^e^ siècle de sauvegarder la pureté des enfants », et cette autre : « Ne disons pas que le bon Dieu nous a laissés désarmés en face d'un monde plus fort que nous. » — Nous chercherons une chicane à l'auteur : l'éducation est un *art*, elle n'est donc pas en même temps une *science* pratique (cf. p. 106); c'est précisément la morale qui est une science *pratique*. — *La Revue des Jeunes* n'aurait-elle pas mérité d'être recommandée de concert avec *Les Études* et *La Vie Intellectuelle* ?

28. Lya Berger : *Le vaste champ du célibat féminin.* Avignon, Aubanel aîné, 1936; 1 vol. in-8° couronne. Franco : 13 fr. 75.

29. Abbé Charles Grimaud, ancien professeur de philosophie à l'externat des enfants nantais. Aux veufs, aux veuves, aux abandonnés : *Foyers brisés.* Paris, Téqui, 1935; 1 vol. de 284 pp., 10 fr.

28. Le beau livre historique de Mlle Lya Berger montrera aux jeunes filles que la vie n'a pas appelées au mariage quelle peut être la fécondité réelle de leurs existences.

29. A ceux et celles dont le foyer a été brisé par la mort, ou, hélas ! par l'abandon, les conseils très judicieux et pleins d'expérience de M. l'abbé Grimaud seront une aide précieuse. Même au milieu des ruines, il faut encore vivre.

fr. M. de Paillerets, O. P.

## *NOTES BIBLIOGRAPHIQUES*

René Cousin, *Poésie et mariage*, essai. Chez l'auteur, 7, place Grenette, Grenoble. 1 vol. de 256 pp., 15 fr.

Pierre Debongnie, C.SS.R., *L'or des alliances et de l'amour*, mariage et veuvage, Radio-sermons. Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1936. 1 broch. de 64 pp.

Georges Platteau, *La Femme dans la Société.* Paris-Tournai, Casterman. 1 vol. in-12 de 260 pp., 12 fr.

Maria Montessori, *Les Étapes de l'éducation.* Paris, Desclée de Brouwer. 1 vol. in-12 de 46 pp., 3 fr.

André Rey, assistant à l'Université de Genève, *L'intelligence pratique chez l'enfant*, observations et expériences. Paris, Alcan, 1935. 1 vol. de 236 pp., 25 fr.

Général Rampont, *La pensée et l'action.* Paris, Les Œuvres françaises. 1 vol. de 320 pp., 12 fr.

Albert Bessières, S. J., *Jésus, formateur de chefs*. Paris, Spes, 1936. 1 vol. de 224 pp., 12 fr.

R. P. Lamarche, O.P., professeur à l'Université de Montréal, *Les Laïcs dans l'Église*, carême prêché à Québec. Montréal, 1933. 1 vol. de 106 pp.

*Quelques idées pour commencer la J.E.C.*, manuel des sections jécistes de l'enseignement primaire supérieur. Paris, secrétariat de la J.E.C., 14, rue d'Assas. 1 vol. de 176 pp.

*Les Œuvres et l'Action catholique*, par plusieurs auteurs, lettre-préface de Mgr Courbe. Paris, Éditions Ogéo. 1 vol. de 150 pp., 7 fr.

« Mouvements spécialisés de l'A.C.J.F. », *Notion de milieu*, Préface du R. P. Lalande, aumônier général de l'A.C.J.F. Secrétariat de l'A.C.J.F., 14, rue d'Assas, et Librairie de la J.O., 12, avenue Sœur-Rosalie. 1 vol. de 128 pp., 4 fr.

Chanoine Girard, *Livre de poche des jeunes gens et des hommes*. Paris, Beauchesne, 1936. 1 vol. de 524 pp.

Abbé Ch. Dörner, *Le Prédicateur des enfants*, 3e série, sermons pour la messe des enfants. Trad. de l'allemand par le chan. Vaucelle. Mulhouse, édit. Salvator, 1937. 1 vol. de 360 pp.

Chanoine Henri Couget, curé de Saint-Roch, *Notes de pastorale*, lettre à un jeune prêtre, préface de S. Ém. le cardinal Verdier. Paris, Bonne Presse. 1 vol. de 64 pp.

Abbé François Demore, *La vraie politesse*, petit traité sous forme de lettres à des religieuses. Paris, Téqui, nouvelle édition 1935. 1 vol. in-12 de 226 pp., 10 fr.

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME LI

AVRIL 1937-JUIN 1937

## Les principes et la pratique


**P. Doncœur.** — Prudence de serpent et pureté de colombe... 238
**H. Dondaine.** — La grâce du témoignage..... 225
**R. Gar.-Lagrange.** — La prudence et la vie intérieure..... 24
**J. Gautier.** — Le parfait Adorateur..... 5
**A.-R. Motte.** — La croix retrouvée..... 146
**R.-G. Renard.** — Le sens chrétien du travail intellectuel.... 129
**A. Vonier.** — Le sacrifice des croyants..... 113


## Les maîtres et les modèles


**A. Bessières.** — La Bienheureuse A.-M. Taïgi..... 42
**H. Ghéon.** — Edmond Joly témoin du spirituel..... 261
**G. Guitton.** — Saint François Régis, père des pauvres et témoin du Sauveur..... 242
**Ét. Lajeunie.** — La pédagogie d'une sainte moderne : la Bienheureuse Mère Pelletier..... 149


## Textes anciens


**Saint Basile.** — Le riche et l'argent..... 174
**M.-A. Genevois.** — Un témoin inconnu de la foi primitive.. 265
**G. de Saint-Thierry.** — Lettre d'or..... 56
— Texte de l'épître à Diognète..... 266


## Les idées et les œuvres


**Apostolus.** — Conditions de la paix intérieure..... 63
— Compatir ..... 184
— Le témoignage de la pensée..... 276
**Ét. Borne.** — Les universitaires catholiques et le sens du témoignage ..... 288
**A.-M. Carré.** — Directives spirituelles de l'Église : Allez aux pauvres ..... 189
**Ch. Du Bos.** — Témoignage : Extrait d'un Journal..... 280
**E. L.** — Témoignage : Charité de la clarté..... 214

**M. Fargues.** — Valeur éducative des formes d'art..... 201
**G. Guérin.** — La mission des ouvriers chrétiens et le clergé paroissial ..... 305
**A. Mignolet.** — Préparation à la vie : une expérience belge.. 293
**Plusieurs.** — Vie paroissiale et mouvements spécialisés : Paroisses rurales ..... 71, 205
**J. Rupp.** — Scoutisme et vertus sacerdotales..... 68

## Lectures

**R. Cadiou.** — « La condition chrétienne »..... 216
**M.-D. Chenu.** — Une doctrine, une œuvre, une vie..... 86
**E. M.-B.** — « La vie d'amour de saint Jean de la Croix »..... 219
**R. Gagnebet.** — Mère Françoise de Jésus..... 221
**J. Gautier.** — « Les degrés de la vie spirituelle »..... 83
**R. Gar.-Lagrange.** — La messe pour le prêtre..... 218
**J. G.** — Le Bulletin « Aux Davidées »..... 89
**Ét. Lajeunie.** — « La victoire du Christ »..... 91
**C. Lavergne.** — Mère Heurtaut..... 221
**M. de Paillerets.** — La pédagogie du catéchisme..... 193
— Formation et vie..... 313
**Cl. Vignon.** — « L'Évangile intérieur »..... 82

## Bibliographie

**G. Baumont** et **A. Pierrot.** — Iconographie de Saint-Dié..... 108
**M. Baur.** — L'enfant qui sera prêtre..... 314
**L. Berger.** — Le vaste champ du célibat féminin..... 322
**Th. Bogler.** — Geistliche Mutterschaft..... 101
**U. Bomm.** — Im Hirtenamt Christi..... 99
**L. Bopp.** — Liturgie und Lebensstil..... 111
— In liturgischer Geborgenheit..... 111
**A. Bros.** — La démonstration chrétienne..... 318
**P. Bruno.** — La vie d'amour de saint Jean de la Croix..... 219
**J. Burret.** — Éducation et forces vives..... 314
**P. Calès.** — Le livre des Psaumes traduit et commenté..... 95
**R. de Castries.** — Pour la formation religieuse de la mère chrétienne ..... 314
**A. Chagny.** — Les martyrs de Lyon de 177..... 106
**P. Charmot.** — La mésentente conjugale..... 314
**Fr. Charmot.** — L'amour humain..... 322
**R.** et **M. Chasles.** — La Bible et les jeunes..... 318
**J. Clauss.** — Die Heiligen des Elsass in ihrem Leben..... 97
**M.-E. de la Croix.** — Le saint Sacrifice de la messe pour le prêtre ..... 218
**Chanoine Dequin.** — Je suis séminariste..... 320
**M. Duportal.** — L'art de donner des défauts aux enfants..... 314
**R. Gar.-Lagrange.** — Mère Françoise de Jésus, fondatrice de la Compagnie de la Vierge..... 221
**P. Glorieux.** — *Ars artium*..... 318

**M.-B. Godéchoux.** — Comment lutter contre la paresse scolaire de l'enfant intelligent..... 316
**Ch. Grimaud.** — Foyers brisés..... 322
**Abbé Guillaume.** — Pour devenir des hommes..... 319
**J. Hau.** — Sankt Maximinus..... 103
**P. Hanozin.** — La geste des Martyrs..... 105
**L. Hertling.** — Antonius der Einsiedler..... 106
**F. Hestermann.** — Das heilige Westfalen..... 105
**St. Hilpisch.** — Geistliche Vaterschaft..... 99
— In Zellen und Klausen..... 100
**L. Honoré.** — Plus haut, les jeunes !..... 319
**J. E. C. F.** — Nous et notre cœur..... 320
**C. Jéglot.** — Mère Marie de la Trinité Heurtaut..... 221
**C. G. Jung.** — Conflits de l'âme enfantine..... 315
**H. Lang.** — Der Engel des Herrn..... 98
**M. Lavarenne.** — Voulez-vous que vos enfants soient de bons élèves ..... 316
**M. Légaut.** — La condition chrétienne devant les croissances et les crises modernes..... 216
**H. Lelong.** — Jésus et son pays..... 223
**N.** — Das Vesperbuch des monastischen Breviers..... 94
**N.** — Römisches Vesperbuch für Sonn-und Festagge..... 94
**N.** — Die Psalmen, übersetzt, eingeführt, Kurz erklärt..... 95
**Mgr J.-B. Pelt.** — Études sur la cathédrale de Metz. La liturgie I : Ve-XIIIe s..... 96
**Plusieurs.** — La vie nous appelle..... 321
— Médecine et adolescence..... 318
**E. Poppe.** — La direction spirituelle des enfants..... 318
**H. Pradel.** — Les loisirs des jeunes..... 316
**J. Renault.** — Nos adolescents..... 318
**L. Riboulet.** — La discipline préventive et ses éléments essentiels ..... 316
**G. Robin.** — Les troubles nerveux et psychiatriques de l'enfant. 315
**Mgr Saudreau.** — Les degrés de la vie spirituelle..... 83
**Jos. Scheeben.** — Maria, Schutzherrin der kirche..... 98
**G. Schreiber.** — Volk und Volkstum..... 111
**A. Stonner.** — Die deutsche Volksseele in christlich-deutschen Volksbrauch ..... 110
**H. Thurston.** — The Lives of the Saints by Alban Butler.... 102
**Mgr T. Toth.** — La chaste adolescence..... 320
— La religion et la jeunesse..... 320
**J. Viollet.** — La loi chrétienne du mariage..... 313
**M. Vloberg.** — Les fêtes de France..... 98
**A. Vonier.** — La victoire du Christ..... 91
**J. Walterscheid.** — Deutsche Heilige..... 101
**A. Wilmart.** — Saint Ambroise et la légende dorée..... 107
**E. Winheller.** — Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier..... 104
**Abbé Zundel.** — L'Évangile intérieur..... 82

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).